L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

43e, 44e et 45e TOURNÉES

B.M. LAVAL ADULTE

2118136

69947

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY
Siège Social
rue du Château
PENNE DU TARN
CASTELNAU DE MONTMIRAL

L'Etoile-Absinthe

N° 43 - 45

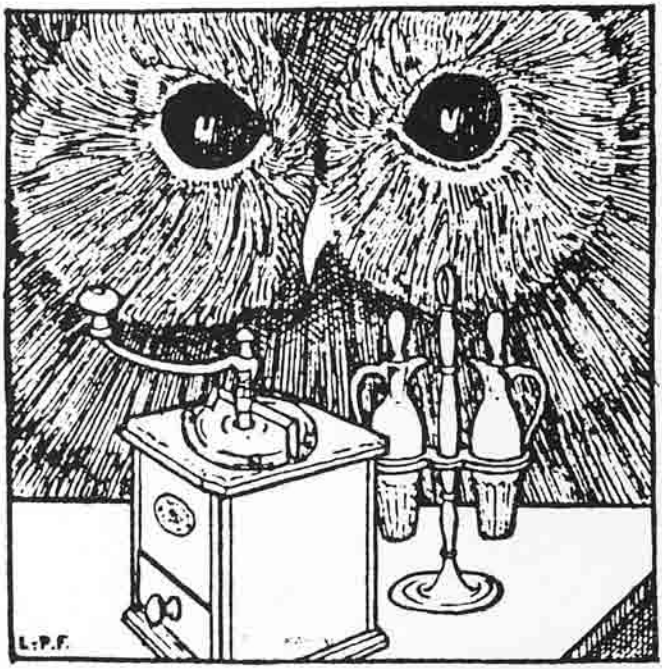
Ouvrage publié avec le concours du
Centre National des Lettres

1989

La correspondance concernant la revue peut parvenir à :

M. Michel DECAUDIN
60, rue de Fécamp
75012 - Paris

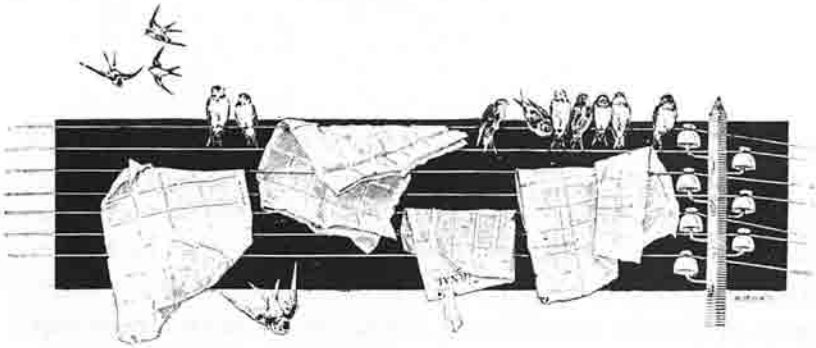
Copyright 1989, Société des Amis d'Alfred Jarry.



Ex-libris de Léon-Paul Fargue, dessiné par lui-même. (coll. Van Bogaert).

FARGUE ET JARRY

documents inédits
présentés et annotés
par Jean-Paul GOUJON



En l'état actuel de nos connaissances, une étude exhaustive sur les relations de Jarry et de Fargue s'avère presque impossible. D'abord, parce que ni l'un ni l'autre des deux écrivains ne nous aura facilité la tâche : Jarry, par sa discrétion tout comme par la transposition énigmatique de leur rupture, à laquelle il se livra dans *Haldernablou*, puis dans *Les Jours et les nuits* ; Fargue, par les constantes affabulations et déformations de la vérité qu'il répandit pendant plus de quarante ans. D'un côté, le dédain ; de l'autre, la dissimulation et l'inexactitude. Par ailleurs, certains documents nous font cruellement défaut, comme par exemple les lettres de Jarry à Fargue, qui n'ont pas été retrouvées.

Aussi bien ne présentons-nous ici qu'un certain nombre de documents inédits que nous avons pu découvrir et qui, s'ils ne retracent pas la liaison Jarry-Fargue jusque dans ses moindres détails, permettent cependant d'en préciser certains épisodes. Soulignons que ces documents ne concernent que les années 1893 et 1894. C'est dire qu'on ne saurait y trouver des lumières

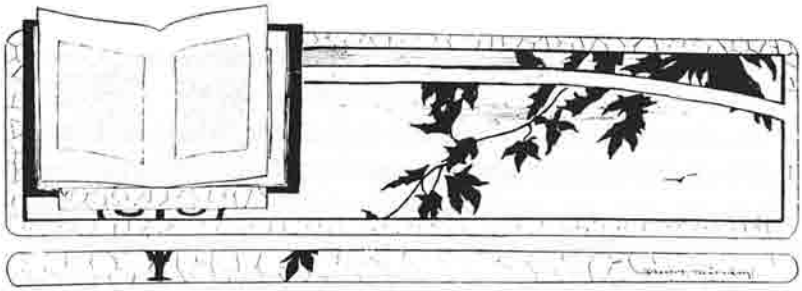
sur les débuts de l'amitié de Fargue et de Jarry, qui leur sont antérieurs, ni sur le Fargue des années 1891-92 (sauf pour ces notes à Janson), qui nous demeure, tout comme celui des années 1895-97, à peu près inconnu. Serons-nous en mesure d'éclaircir certains points dans la biographie de Fargue que nous préparons actuellement ? Mais il serait bien présomptueux de notre part de s'imaginer pouvoir explorer dans tous ses recoins la jeunesse d'un homme qui mit tant de soin à déformer ou à cacher certains épisodes de sa vie.

En attendant, on pourra lire dans les pages qui suivent deux importantes correspondances de Fargue : d'une part les lettres adressées à Jarry en 1893-94, et d'autre part celles échangées avec ses parents en 1893. Nous y avons joint divers documents provenant des papiers de Jarry ou de ceux de Fargue, ainsi que le relevé, jamais publié jusqu'ici, des notes de Fargue en classe de seconde à Janson-de-Sailly. Nous adressons nos vifs remerciements à M. Claude Sicard et à la rédaction de la revue *Littérature* (Toulouse), qui ont eu l'amabilité de nous autoriser à redonner les lettres de Fargue à Jarry que nous avions publiées dans le n° 6 (automne 1982) de leur revue.

Jean-Paul Goujon

LETTRES DE LÉON-PAUL FARGUE À ALFRED JARRY

(Cobourg et Paris, 1893-94)



— *car fier encore il faussera l'aventure*
(Jarry, Haldernablou)

L'amitié de Fargue et de Jarry est un sujet qui a souvent excité les imaginations. Est-ce parce que les documents n'abondaient guère sur la rencontre de ces deux tempéraments poétiques exeptionnels ? On ne connaît qu'une seule lettre de Jarry à Fargue, publiée par ce dernier en 1927 mais que de bons esprits tiennent pour aprocryphe. Si les lettres de Jarry à Fargue doivent être regardées comme probablement perdues (?), nous avons en revanche pu trouver dans une collection particulière cinq lettres de Fargue à Jarry (1893-94).

Léon-Paul Fargue — et l'on peut s'en étonner — ne semble pas avoir été jusqu'ici l'objet de travaux biographiques approfondis, si l'on excepte la thèse de L. Rypko Schub et celle, encore inédite, de J. Moussarie. On a trop souvent privilégié le « piéton de Paris » — figure presque légendaire — au détriment du premier Fargue, qui n'est pas le moins riche ni le moins inté-

ressant. Et, comme nous le faisait un jour remarquer Maurice Saillet, il y a tant de *dessous* chez Fargue...

Les cinq lettres que l'on va lire, et que Mme Chériane Fargue nous a très obligeamment autorisé à publier, ne représentent, cela va sans dire, qu'une faible partie de la correspondance Fargue-Jarry. Des autres lettres de Fargue, qui furent nombreuses, nous n'avons pu trouver trace. Toutefois, Jarry, on ne le dira jamais assez, gardait tout : il n'est donc pas sans intérêt de signalier rapidement les autres documents auxquels se trouvaient primitivement jointes ces lettres de Fargue retrouvées dans les papiers de Jarry. Citons d'abord diverses cartes de visite de Fargue (80, boulevard Magenta), dont une annotée par Jarry (1) ; une invitation à une exposition Maufra chez de Bouteville (18 janv.-18 fév. 1894), au nom de Fargue ; et enfin un étonnant dessin aquarellé, d'un bariolage hardi et violent, dû à Fargue et représentant un coq fabuleux, dont la stylisation rappelle les bois gravés par le poète pour les *Ballades de Paul Fort.*

Les lettres que nous présentons ont le mérite de dessiner la physionomie du jeune Fargue de 1893-94, explorant ce qu'il rappellera *l'immense variété de vivre.* On y trouve de précieux détails sur ses relations avec Jarry tout comme sur les productions de ce dernier. Telle carte-lettre du 24 mai 1893 nous permet par exemple d'imaginer Fargue, à la Bibliothèque Ste-Geneviève, attendant le khâgneux Jarry, qui n'avait que quelques pas à faire en sortant d'Henri-IV... Il ne saurait cependant être question, faute de place, de nous livrer à un commentaire exhaustif ; nous limiterons donc nos remarques aux points les plus importants.

*

* *

Rappelons que Fargue fut envoyé à Cobourg fin mars 1893

par ses parents, afin de se perfectionner en allemand, mais probablement aussi pour échapper à de « mauvaises fréquentations » : sa mère ne voyait pas Jarry d'un très bon œil. Séjour qui se révèlera vain, car Fargue échouera brillamment au baccalauréat en juillet 1893.

Cet exil imposé survenait au moment culminant de son amitié avec Jarry, qu'il avait, rappelons-le, rencontré l'année précédente. A ce sujet, on a souvent remarqué que, par la suite, Fargue a finalement assez peu parlé de Jarry, et bien plus de leur amitié que de leur brouille. Manque de mémoire ? Il avait au contraire une mémoire extraordinaire, mais dirons-nous, sélective et rectificatrice. Un peu comme Cendrars — mais pour d'autres raisons —, il embellissait ses souvenirs : revanche sur la vie.

On verra, en lisant les lettres de Cobourg, combien Fargue était alors tourmenté par l'incessant désir de tout connaître de la vie artistique et littéraire de Paris. On se souviendra qu'il n'avait alors que dix-sept ans. — Dix-sept ans, et déjà tant de curiosités et de certitudes... La Rose + Croix, Schwob, Van Gogh, Nietzsche, Redon... Boulimie de Lectures et d'écriture aussi, et ce cri : *Ah, toute productivité importe, et mieux toute multiplicité...* Sa première lettre tourne au poème en prose, plein d'impression sur l'Allemagne, ses pierres, ses tours, ses gens, et les phrases sur le train et les gares qui annoncent déjà les *Poèmes* et le *Cinq-Ponts ! Le Train crie d'une voix si longue...*

Comparées aux lettres de Cobourg à ses parents, ces descriptions de Fargue peuvent paraître bien littéraires. Mais pourquoi le lui reprocher ? Il fera d'ailleurs mieux par la suite, comme le montre sa lettre du 12 juin 1894. Notons cependant que ce poète, précoce connaisseur, témoigne parfois envers Jarry de quelque parternalisme d'initié : *Va, nous les connaîtrons ensemble à mon retour. Mes nombreuses relations, je te les*

ferai partager — les tiennes, prépare-les moi bien. Voulant ainsi piloter Jarry, Fargue ne lui demande guère de nouvelles bien personnelles ; de *Guignol*, qu'il vient de lire, il se borne à une appréciation aussi flatteuse que rapide et glisse rapidement pour parler de ses propres projets de décoration et de mise en scène.

*

* *

On insistera également sur le fait que, parlant des prix glanés par Jarry à *L'Echo de Paris,* Fargue ne fait aucunement référence à une possible collaboration de sa part dans les pièces envoyées par son ami. Au contraire, il désigne toujours Jarry comme seul auteur de ces textes, et ajoute ceci : *Je vais donc envoyer, moi.* Or, on avait longtemps pensé, et sur les affirmations de Fargue lui-même, que le premier poème de Jarry primé *(La Régularité de la Châsse)* était en réalité l'œuvre commune des deux khâgneux. Mais, si Fargue avait mis la main à ce texte, en parlerait-il dans les termes qu'il emploie ici ? Nous ne le croyons pas. De plus, sa lettre du 5 mai 1893 sous-entend que c'est bien Jarry seul qui écrivit *Guignol*, texte inconnu de Fargue avant sa parution dans le journal.

Nos soupçons sont considérablement renforcés par le fait que la lettre du 16 avril fait s'écrouler une autre légende, celle du dîner où Fargue affirmera plus tard avoir été, avec son « collaborateur » Jarry et deux compères, dépenser l'argent du prix de *L'Echo* pour ce poème *riche en allitérations,* le premier primé au concours. La lettre montre que, au moment où Fargue partait pour Cobourg, Jarry n'avait pas encore touché le montant de son prix, pourtant décerné le 19 mars.

En revanche, cette même lettre lave Fargue d'un autre soupçon de mensonge. Sa phrase : *je vais donc envoyer, moi* tend à

prouver qu'il envoya bien probablement un poème à *L'Echo*, comme il l'affirmait expressément dans une lettre à ses parents du 4 mai 1893 (2). Selon nous, si ce poème de Fargue n'a pas laissé de traces, c'est non pas parce qu'il n'exista jamais ou ne fut point envoyé, mais parce qu'il ne fut point primé. Au reste, n'accablons point Fargue : ses « mensonges poétiques » ont des raisons compréhensibles et finalement assez humaines. D'autres iront d'ailleurs bien plus loin que lui : voici quelques années, ne s'avisa-t-on pas de lui attribuer les poèmes de Levet, cadeau royal mais totalement extravagant...

*

* *

La lettre du 12 juin 1894 n'est pas celle qui pose le moins de problèmes. Disons tout d'abord qu'on ne sait pas assez que Fargue fit, en septembre 1893, un séjour à Pont-Aven : *Je travaille poèmes et peintures,* écrivait-il à sa mère (11 sept. 1893). Séjour dont le souvenir passe dans notre lettre avec la mention de cette *Mme Veuve Le Sellin débitante.* Rappelons qu'à cette époque Fargue était très attiré par la peinture et qu'il en faisait beaucoup lui-même, tout comme, avec Francis Jourdain, il fréquentait assidûment les galeries et marchands parisiens. Certes, à Pont-Aven, Fargue ne put rencontrer Gauguin, qui, tout juste rentré de Tahiti, ne s'y trouvait point. Mais on se prend à penser qu'il aura certainement parlé, à son tour, de Pont-Aven à son ami Jarry. Celui-ci connaissait l'œuvre du peintre, qu'il ira admirer en novembre, soit peu après, chez Durand-Ruel (3). Ces propos de Fargue sur Pont-Aven n'auraient-ils pas constitué une raison supplémentaire (car il y en avait d'autres) pour pousser Jarry à se rendre dans ce village lorsqu'il se trouvait à Laval, l'année suivante ?

Parler de Pont-Aven nous a directement renvoyé à Jarry.

Une question vient immédiatement aux lèvres : trouverons-nous dans les lettres de Fargue des renseignements sur leur brouille ? Disons qu'on risque de rester un peu sur sa faim, car ces lettres ne sont pas, au fond, bien intimes ou bien prolixes sur leur intimité.

On observe par ailleurs que cette lettre précède de peu la publication, dans le *Mercure* de juillet 1894, d'*Haldernablou*. A la phrase de Jarry dans sa lettre à Vallette du 27 mai sur les modifications du drame exigées par Fargue répond ici cette autre phrase : *Sur les modifications de ta pièce, moi, que je cense expressément nécessaires.* Mais cette dernière phrase ne fait qu'épaissir le mystère. En effet, une lettre de Jarry à Vallette, trois jours plus tard (30 mai), annonce le renvoi du manuscrit avec les modifications effectuées. Mieux encore, le 17 juin, Jarry renvoie au même Vallette, dûment corrigées, les épreuves d'*Haldernablou*.

Donc, si, dès le 30 mai, Jarry avait apporté à son drame les modifications exigées par Fargue, on ne voit pas très bien pourquoi ce dernir, le 12 juin, revient à la charge. Le texte, tel qu'il était à paraître en revue, le faisait-il encore tiquer sur certains points ? Deux hypothèses : ou bien Jarry effectua de nouvelles modifications sur épreuves ; ou bien Fargue et Jarry n'étaient déjà plus en correspondance régulière, et leur relations avaient pris un tour plus tiède, d'où ce malentendu. La seconde hypothèse, que paraîtrait confirmer le début de la lettre, sinon la lettre tout entière, serait peut-être la moins invraisemblable, mais qu'en savons-nous ? (4).

*

* *

Nous voici en effet devant le nœud gordien : la rupture Fargue-Jarry. Nous n'avons pas la prétention de le dénouer totale-

ment. Toutefois la lettre du 12 juin — encore elle — pourrait servir à établir quelques présomptions. Elle semble au premier abord antérieure à la rupture. Cependant... le ton même de la lettre (d'ailleurs très « symboliste », avec cet accord musical plaqué en tête...) et surtout la formule : *mon cher Jarry*, remplaçant les précédents *mon cher ami*, nous empêcheraient d'adopter entièrement cette opinion. Faudrait-il alors penser comme N. Arnaud qu'*Haldernablou* fut non pas la cause, mais le prétexte de la rupture ? En ce sens, il s'agirait, quand il fut écrit, d'un texte prémonitoire, et nous faisons ici référence non à la publication en revue, mais à la lecture du manuscrit, que, de toute évidence, Jarry communiqua à son ami. Le drame, *message dûment chiffré* (M. Saillet), dut extérioriser et peut-être même anticiper le malentendu. On est tenté de penser que la « rupture » ne fut pas brusque, mais s'étala sur une certaine période de temps ; elle eut en tout cas pour cause des faits bien réels, que le drame annonce en même temps qu'il les explicite de manière assez claire.

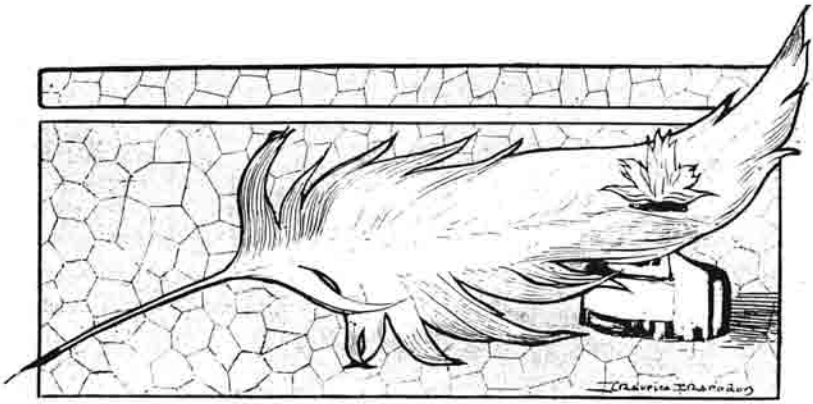
Revenons sur un point particulier de cette dernière lettre. tout porte à croire qu'elle fut écrite par Fargue non pas motu proprio, mais à la requête pressante de Gourmont, qu'il fallait ménager. La lettre nous renseigne sur les prodromes de la publication de *L'Ymagier*, ou, plus exactement, du livre d'images d'Epinal que devaient assembler Jarry et Fargue et préfacer Gourmont. On verra que ce dernier cherchait à fair revenir Jarry à Paris en utilisant l'argument phynancier : une alléchante somme de 1.500 Frs. dont les deux amis avaient *pectiquement besoin*.

Gourmont ignorait-il que Jarry était retenu à Laval par la maladie de son oncle ? Mais il le savait aussi à Pont-Aven, et le Père Ubu, rappelons-le, ne regagnera Paris qu'après un mois et demi d'absence, début juillet. Mais qui nous dit que, durant tout

ce temps et requis comme il l'était par ce projet de livre, Jarry n'avait pas écrit à Gourmont ? On pourrait alors se demander si ce n'est pas de cette période que daterait la lettre *fort amère* écrite à Gourmont et dont un catalogue de vente conserve trace ? Aurait-il écrit cette lettre à Gourmont après avoir reçu celle de Fargue que nous publions ? Nous ne croyons pas que Jarry ait alors pu déplaire à Gourmont ; la cause de son amertume devrait être cherchée ailleurs, selon nous. Allons plus loin : venait-elle de ces rapports avec Fargue qui, devenus difficiles, lui auraient fait abandonner ce projet commun de livre d'estampes ? On peut se le demander, mais la question restera sans réponse tant qu'on n'aura pas retrouvé cette lettre de Jarry à Gourmont (5).

On voit combien les questions insolubles se pressent. Nous n'avons voulu qu'en poser quelques-unes ici, le plus urgent étant pour nous de publier les lettres de Fargue. Souhaitons que d'autres chercheurs viennent compléter nos informations et discuter nos hypothèses. Pour nous, revenons à Fargue, aux pas de qui l'ombre de Jarry s'attachera. Beaucoup plus tard, en effet... Un jeune poète qui lui écrivait pour lui demander des renseignements sur Jarry, se félicitait de recueillir *ces confidences inappréciables* et terminait ainsi sa lettre : *A vous avoir encor, Monsieur cette douce obligation, je vous prie de croire à mon dévouement respectueux*. Formule d'une déférence encore peu surréaliste, employé par celui qui signait : *André Breton - 70, route d'Aubervilliers - Pantin (Seine)* (6).

Jean-Paul GOUJON



I*

Cobürg 16. avril 1893
chez Mr. Blauckmeister (7)

Cher ami

Me voici donc en Allemagne et nous ne nous sommes point revus le lundi : le sacrifice à l'Habitude. Les Intentions du départ en lutte avec la force de l'Heure. Trop de choix à faire, et tout ce que tu sais. Enfin, en route. Trois jours de premier voyage et la nuit aussi. Parti Lundi à 5 h 15 du soir... Château-Thierry, Epernay, Châlons, Vitry, Bar-le-Duc, Commercy, le soir et tout cela et le convoi passe dans un de nos couchers de soleil du Panthéon. Un peu plus roux parfois. Et puis Toul, Frouard, et les grandes villes, Nancy, Lunéville et la frontière à 4 heures en pleine nuit (Ici, je descends dans le silence — Horizon bas et noir avec du bleu, des plaintes d'enfant. On a en de certains voyages une vraie angoisse calme dont je veux parler longuement bientôt. Puis au 2e matin Strasbourg, une brume d'astre à sept heures, de Monde,

des tours à l'affût sur l'eau de Mercure du lever. Puis tu sais au soleil la vantardise des casques qui excite la Naïveté d'ici, comme dans le vers d'Henri de Régnier, c'est une lumière de prochain retour...

Et le soleil est noir en les écus ternis ! (8)

Il y a aussi la diane triste — Et après, encore les quais de gare et toute l'Alsace-Lorraine et l'Allemagne, et une longue attente ironique à des stations grandioses. Puis séjour à Heidelberg — on me signale je pense, à chaque halte, car on m'attend à la portière et on m'indique où il faut, et on s'exclame. Je dis cela parce que c'est l'Illusion de la notoriété ailleurs. Ainsi donc, j'arrive toujours à un excellent accueil.

J'en ai déjà vu beaucoup de fleuves et de carrières et de marais et de villes et de nos fameux burgs si beaux. Je pense qu'on a mal compris tout cela, et que l'Insuffisance en a mal saisi le sens et le Symbole. Il faut voir là une Qualité spéciale dont je veux au plus tôt t'entretenir et qui regarde le Moraliste et l'Esthète ensemble : Tout cela incite un grand mouvement de Comparaison dont l'Emotion est bien la cause (En plus, la lecture de ce qu'on écrit ici, et beaucoup l'Attitude) : Car l'Expression plastique revêt un continuel et insconcient tribut, ici, à l'Esprit (religieux,même,) du Pays, mais en ce qu'il a de liaison avec les autres, et ce sera, j'estime, un des principes de ce que je dirai.

Pour l'art. Dômes et clochers bossus, et maint en forme de chope, avec des ferrures, bourgeonnants à tout endroit. Et quelle architecture calculée, mais sincèrement. Enfin pour quelque temps me voici à Cobourg (Cobürg) en Saxe. Et c'est la belle vieille ville avec les effigies de son brave duc à l'air tendre et une part d'antiquité fort personnelle. O, ces vieilles maisons et leur Analyse. Et une immense forteresse qui veille : A la forteresse qui épèle ses créneaux, qui épèle ses trèfles avec des toits en couleur, et au crépuscule, le langage de muet des tours éperdûment dressé,

Cahors 16 Avril 1895
chez Mme Blanchemaison

Cher ami

Me voici trois en Allemagne et nous nous
commençons bien le soir le lacet et l'habitude
les différences du pays en lutte avec la force de l'habitude.
Enfin le choix a été fait et tout ce que tu dis. Enfin ce
sont trois jours le premier voyage et la nuit suivante
Paris lundi à 5h du matin à Chateau-Thierry,
Epernay, Châlons, Vitry, Bar-le-Duc, Commercy, le soir
et tout cela et le soir passé dans un de ces couchers
de soleil du Panthéon. Un peu plus rose partout... Et
puis tout disparaît et les villes, maisons, lumières
et on se trouve à Thionville en pleine nuit et je
descends dans le silence. Hors jour bas et noir avec

Fac-similé d'une lettre de Léon-Paul Fargue à Alfred Jarry.

avec l'Amour que cette Beauté historique a de se faire comprendre ! Que l'Espoir réveille le système nerveux de ces serrures et la fibre de ces horloges, je le voudrais, mal déçu par la douleur des chaînes à pendus, au dehors du rempart, au-dessus du vide. On pouvait bien faire souffrir les otages — on peut bien mettre deux hommes dans chaque alvéole de la chaîne : c'était un porte-fruits ! Mais pour réveiller cela, il faudrait une guerre. D'ailleurs il y a dans une salle avec de vieux canons, à nous pris à Metz en 70 : C'est là une des Sympathies de l'Histoire.

Une prochaine fois, je te parlerai des figurines primitives en forme de nos foetus admirables (9), et quelle portée sensuelle elles pouvaient avoir sans perdre de la Clarté de leur Ordre d'Art. De Cobürg j'envoie aussitôt mainte Impression germanique, là-bas, à mes journaux, et de belle critique sociale sévère à « l'Art littéraire ». (10) Celle-ci m'a fait du bien — Va donc à la Rose + Croix (11). Va à nos galeries de l'Odéon, tâche de savoir ce qu'il est de récent ; fais-moi parvenir ce que tu verras, ce que tu voudras. Et l'Echo ? Et la tenue du Concours ? Je t'espère une seconde fois couronné, cela va sans dire (12). Mais as-tu acquis le montant du premier, et combien enfin ? (13) Ah, toute productivité importe, et mieux toute multiplicité... etc... Je vais donc envoyer, moi. Puis, il y a un certain plaisir à les rendre plus libéraux. Et que ce soit pour nous — Que se passe-t-il à Henri IV (Paul Bourget m'apprend qu'il a failli sauter dans la Commune) (14) Que fait-on ; que faites-vous en Philosophie ? Bergson fait-il quelque tentative auprès des petits nouveaux ? Comment passez-vous le temps, au dedans, au dehors ? Evénements classiques ? A- ton [sic] parlé de moi ? As-tu fait quelque action, quelque dissertation d'éclat ? — Mais envoie-moi donc ce que tu verras d'Intéressant — quel qu'il soit j'accepte le prix (à ce propos de richesse, je te parlerai de la femme allemande en contact avec le Français et de ses égards) — Puis serre fortement la main à notre

Taglio, et Dupouy et Mendel — aux nôtres enfin ! Mes amis en grand nombre là-bas m'écrivent sans cesse — livres, journaux j'ai tout à souhait. Je vais m'occuper du mouvement jeune en Allemagne. Enfin pour commencer envoie dernier Mercure et derniers suppléments de l'Echo. Tu réponds de suite et à toutes mes questions je t'en prie (les lettres voyagent 3 jours) Et je te serre bien la main.

Léon Fargue

(Chez Mr Blauckmeister, à Cobourg. (Saxe)

II

Cobürg 5 Mai 1893

Très cher ami,

J'ai reçu ta lettre avec joie, et si ma réponse a été aussi lente, c'est que j'étais récemment occupé, harcelé d'achats et autres façons — Ta lettre m'a remué, en me suscitant la vision de toute ce qui me réclame là-bas et que je voudrais ! Que ne suis-je avec toi et que nous fassions ensemble connaissance de ces hommes intelligents. Tu sais comme nous aimons tous Marcel Schwob, et comme son dernier « Roi au Masque d'or » d'une conception si large et religieuse nous a captivés (15) — Et tous ses contes partiels, indépendamment de ses œuvres, comme ils constituent une synthèse artistique élevée — Tu sais que parmi cette Rédaction de l'Echo, plusieurs sont des chefs de maintenant (16) Va, nous les connaîtrons ensemble à mon retour. Mes nombreuses relations, je te les ferai partager — les tiennes, prépare-les moi bien.

Dis-moi quelle est la fille de Mendès que tu connais ? J'en sais une par la sœur d'un ami de là-bas — son âge — prénom, — description — qualités, je te prie.

Comment as-tu abordé Mendès et comment a-t-il octroyé la

permission ? (17) Puis, parle-moi de ces séances à l'Echo et dis-moi ce que tu y vois, ceux que tu remarques et ceux que tu connais. Qu'était-ce que cette communication dont j'ai espéré beaucoup de bon ? Il serait intéressant de savoir comment ces réunions sont annoncées et quel est le vote. Ecris des noms, des épisodes, et mainte attitude. On doit y trouver du charme.

Je voudrais bien connaître ta pièce des Foetus. (18) Pourrais-tu, si tu en avais copie, me la faire lire, à moins que tu ne préfère m'envoyer quelque autre écrit. J'en serais fort content, car, dans les Suppléments de l'Echo que j'ai reçus peu après ta lettre avec le Mercure (et de tout cela, j'ai été fort heureux) j'ai pris un grand plaisir à ton Guignol (19), très passionné je t'assure, et que je voudrais voir mis en scène, avec des ornements d'art bien recherchés. Je te parlerai, dans cette grande prochaine lettre que je t'ai promise, de mes impressions à ce sujet, et de mes projets de théatre-bijou. Certes c'est une petite pièce profonde et personnelle. Avec ce genre précieux de théatre-bijou, j'aimerais une illustration décorative que je suis à essayer... Tu as vu, dans le Mercure, le beau portrait de Van Gogh le prestigieux peintre de l'angoisse que j'aime tant ? Et je te parlerai aussi de lui dans ma prochaine lettre de jugements. (20).

Continue comme tu m'as promis, à m'entretenir de ce que nous aimons — Tu as vu la Rose + Croix et toute autre Exposition récente — Va maintenant, si ce n'est fermé ce qui est probable aux Peintres-Indépendants Palais de l'Industrie, pavillon de la Ville de Paris et tu y trouveras mainte Beauté (21) — Les gravures de la librairie de l'Art Indépendant étaient fort belles, n'est-ce pas ? J'espère qu'Odilon Redon, d'ailleurs, va réunir tout ce qu'il voudra dans une galerie, et je pense que ses gravures de l'Art-Indépendant y figureront avec les autres. (22)

A Cobourg, Dieu merci, ce n'est pas l'antiquité qui manque, et pour des gargouilles, il y en a d'indescriptibles ! Je t'enverrai

d'ailleurs sous peu, en attendant des photographies avec des dessins. — *Demande, si tu en as le temps, au naturaliste de la Place St-Michel qui a des bêtes excellentes, à voir le papillon de nuit qui s'appelle l'Erèbe (Erèbus stryx) et tu en ressentiras encore une joie artistique. L'Erèbe, qui m'a toujours tant charmé, j'y pense beaucoup en ce moment. Et tu verras (23).*

Nouveaux faits et gestes de tes chouettes ? (24) Nouveaux faits et gestes du Monsieur pris d'une sainte terreur devant son auditoire ?

Je vais demain, si je puis, voir le musée d'un fort. Les concerts commenceront bientôt... ils viendront... ils viendront lentement, mais il y paraît qu'ils sont de premier ordre et parfaits.

En Philosophie, la-bas, ah, je souhaiterais qu'on fit du Nietsche ! (25) et que Bergson sût faire une classe unique ! avec l'Au-delà du Bien et du Mal. Mes recherches sur la jeune Allemagne vont leur chemin D'impressions d'ensemble, je pense pouvoir bientôt (15 jours) produire un chapitre, où leur ordre sera intégralement justifié : Aussi bien, je t'en ferai connaître le thème d'abord originel et puis ensuite réfléchi par la critique, au besoin vitale *et* affective. —

Puis, (je me souviens) j'ai eu l'avantage d'être présenté à Albert Guillaume (26), à une exposition de Blanc et Noir où il avait de spirituelles « projections », par le jeune fils du chef d'orchestre aux concerts de la dite exposition, lequel se nommait Jean Staram. Il ne se rappelle probablement pas cela, et moi j'ai gardé de sa personne piquante et maigre une mémoire communicative — de bon grand diable ! Tu m'en parleras s'il te plaît.

Je vais t'envoyer bientôt aussi, à moins que je ne vienne en Mai, et je l'espère, une couple de photographies de ma propre figure, et quelques autres pour nos amis à qui tu feras tous mes souhaits. De plus, tu auras une lettre par semaine.

Et je te serre affectueusement la main.

L. Fargue

III

[carte-télégramme.
cachet postal : Paris-14
R. de Strasbourg. 24 Mai 93]

[*recto :*
M Alfred Jarry
84 Boulevard de Port-Royal 84]

1 h 1/2

N'ai pas pu venir aujourd'hui. (Des circonstances douloureuses m'ont pris ma journée.) Vendredi, 4 hs 1/2, grande salle bibliothèque Ste Geneviève, au milieu (27).

Je te serre la main

L. Fargue

IV

Paris 9 juin 93

Mon cher ami.

Indisposé depuis Mardi soir, nous ne pourrons encore déjeuner Samedi. Mais comme j'espère, Lundi, être au quartier où j'ai affaire, j'irai aussi te chercher, et nous fixerons définitivement un jour (28)

Je te serre la main

L. Fargue

V

[accord musical de trois notes, avec portée, dessiné par Fargue]

Paris le 12 Juin 1894.

Mon cher Jarry : ceci est à peu près une commerçante lettre. J'ai su par raccroc que tu étais à Pont-Aven sans parler de retour (29) : Moment fâchement choisi puisque Remy de Gourmont point content ma foi, prétend qu'il faudrait que nous prissions cette semaine avance du livre sur l'Image d'Epinal, chez Quantin, Didot, etc (30). « On ne sera pas prêt ; il faut faire immédiatement un livre d'Etrennes, et c'est l'époque précise où les auteurs de telle caste s'accolent à leurs éditeurs ; et pour être exacts en novembre-décembre, c'est maintenant ou rien ; de ce qu'au surplus appert mainte formalité, il paraît que ce soit irrésistible... On ne nous presserait pas s'il ne s'agissait d'un traité pour paîment de 1500 francs que nous vaut notre ouvrage. Et d'une telle somme offerte on a pectiquement besoin. Nous comptons sur ta rapide bonne volonté. Sur les modifications, également de ta pièce, moi que je cense [sic] expressément nécessaires (31). Réponds à tout ceci par retour du courrier. Donneras-tu aussi quelques détails sur le présent de Pont-Aven ? A propos, rends-toi donc ici chez Madame Veuve Le Sellin débitante, en passant et fais à tous mes chaudes amitiés. Tu m'obligeras bien.

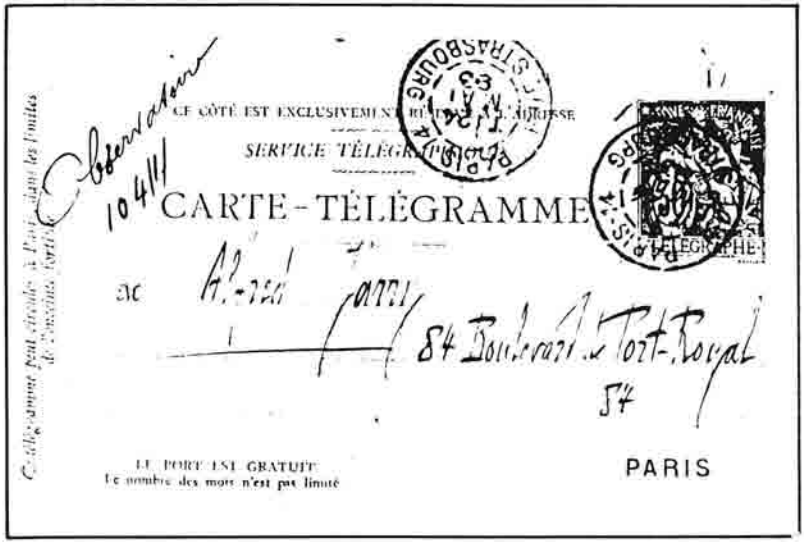
Gourmont m'engage vivement à vigoureusement te partir chercher par les cheveux ; mais je ne sais si je vais pouvoir cela.

Ton ami L.-P. Fargue

P.-S.N.-B. Pour mémoire. Le 20 courant, application de la gardienne à un nouvel artifice poétique ferme et saisissant (32).

P.S. 2e Gauguin se relève-t-il de ses coups ? (33)

LPF


CE CÔTÉ EST EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉ À L'ADRESSE

SERVICE TÉLÉGRAPHIQUE

CARTE-TÉLÉGRAMME

TÉLÉGRAPHE

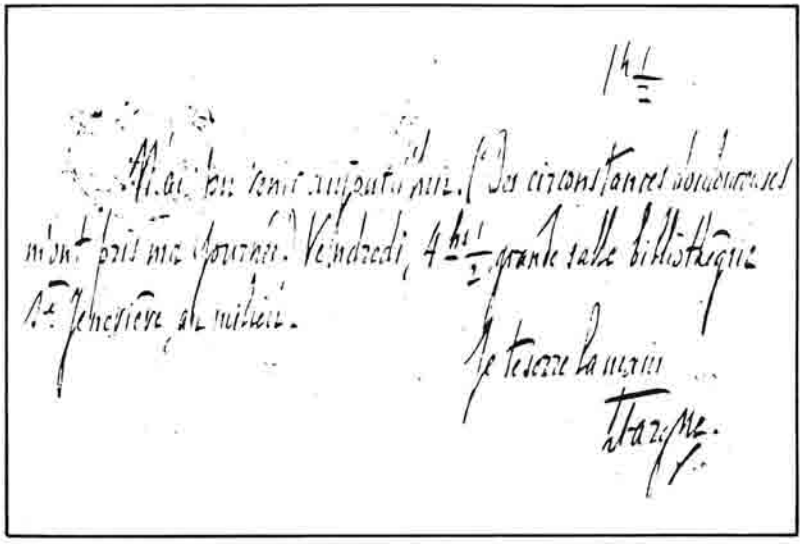
84 Boulevard du Port-Royal

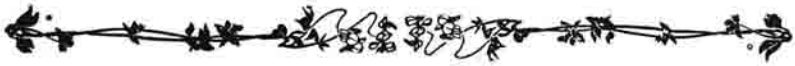
54

PARIS

LE PORT EST GRATUIT
Le nombre des mots n'est pas limité

Fac-similé d'une carte-télégramme adressée à Alfred Jarry.





NOTES

(1) Cette carte de visite, de conception assez originale pour l'époque, comporte les annotations suivantes de Jarry : **Heyman 7 ou 9 rue de l'Allier, 4, rue Cretté lui demander l'adresse.**

(2) L. Rypko Schub, p. 27 (cf. in fine notre bibliographie).

(3) Sur Jarry et la peinture, cf. l'**Etoile-Absinthe,** 9/12e tournée.

(4) Le manuscrit d'**Haldernablou** ayant servi à l'impression en revue, raturé et corrigé, est récemment passé en vente (coll. H. Matrasso, 1ère partie, Drouot 4 déc. 1981, n° 114 - communication de J.-L. Debauve, que nous remercions ici). Regrettons une fois de plus la sécheresse laconique de la notice du catalogue ; il n'eût peut-être pas été sans intérêt de comparer le texte de ce manuscrit avec celui donné dans le Mercure.

(5) Pléiade, p. 1277. Nous soupçonnerions une copie des lettres de Jarry à Gourmont de se trouver aux mains d'un particulier ; cette copie est malheureusement inaccessible. Rappelons par ailleurs que l'affaire de la Vieille Dame se situe bien plus tard - fin 95 ou début 96, selon M. Saillet.

(6) Lettre cit. in L. Rypko Schub, p. 32, sans la fin que nous reproduisons ici.

(7) Nous avons scrupuleusement respecté l'orthographe et la ponctuation - parfois déconcertantes - des manuscrits originaux, au point et à la virgule près. Il serait trop facile de rappeler que Fargue a écrit : **L'art est une question de virgules.**

(8) Citation textuelle d'H. de Régnier, « Quelqu'un songe de soir et d'espoir », XII, **Tel qu'en Songe, L'Art Indépendant** 1982, p. 49.

(9) On sait l'importance du thème des foetus dans les premières œuvres de Jarry : **Les Alcoolisés, les Cinq Sens,** etc.

(10) Fargue ne semble pas avoir donné d'article de critique sociale ni sur l'Allemagne à cette revue, où il ne publia que des poèmes et des textes de critique littéraire et picturale.

(11) Le Salon de la Rose + Croix, au Champ de Mars (28 mars - 30 avril 1893), où fut notamment créé **Babylone** de Péladan.

(12) Ce même 16 avril 1893, Jarry reçut, pour **Guignol**, un prix de prose au concours de **L'Echo de Paris ;** Fargue pourra lire ce texte dans le numéro du 23 avril du même journal (supplément littéraire).

(13) Jarry avait été couronné une première fois (prix de poésie exæquo, de 50 frs) pour **La Régularité de la Châsse,** parue dans le supplément de **L'Echo** du 19 mars 1893.

(14) Allusion à un article ou livre de Bourget que nous n'avons pu retrouver.

(15) Livre de Schwob paru en novembre 1892 chez Ollendorff.

(16) Le supplément littéraire de **L'Echo** était dirigé par Mendès et Schwob.

(17) La permission d'assister aux réunions de la rédaction du supplément de **L'Echo,** comme l'indique la suite. Jarry connaissait donc Mendès dès mai 1893.

(18) Il s'agit des **Alcoolisés, opéra-chimique** écrit en 1890 (mais publié en 1953 seulement), où figurent des foetus, enfermés dans des bocaux mais fort loquaces.

(19) cf. note 12. **Guignol,** on le sait, sera repris dans les **Minutes**.

(20) Lettre non retrouvée.

(21) Cette précision pourrait ruiner l'hypothèse de N. Arnaud, selon laquelle Fargue et Jarry auraient, avant le départ du premier pour Cobourg, découvert ensemble le Douanier Rousseau aux Indépendants de 1893. Fargue, cette lettre le montre, alla bel et bien au 9e Salon, mais sans son ami Jarry, et rien ne nous prouve qu'il y ait particulièrement remarqué les envois du Douanier. Ouvert le 18 mars 1893, ce Salon avait déjà fermé ses portes, sauf erreur, quand Jarry reçut la lettre de son ami, ce qui pourrait nous conduire à nous demander s'il le visita ou non. Il aurait évidemment pu y aller de lui-même, avant réception de la lettre de Fargue, mais rien ne semble nous le confirmer. Ni l'infirmer non plus d'ailleurs – le problème vaudrait donc être posé.

(22) Odilon Redon exposait ses gravures dans la boutique du libraire Edmond Bailly, **L'Art Indépendant**, 11, rue de la Chaussée d'Antin.

(23) On sait que Fargue, fasciné par les insectes, rêvait souvent devant les vitrines des naturalistes. Jarry également, qu'intéressaient vivement certains papillons de nuit (cf. **Haldernablou** I, 3 et **L'Amour Absolu,** ch. X).

(24) Les deux chouettes que Jarry hébergeait en son Calvaire du Trucidé, boulevard de Port-Royal. Cf. également **Haldernablou I, 2.**

(25) Sic pour l'orthographe. En 1893, Nietzsche commençait à être connu dans les milieux littéraires français. Il le sera ensuite bien davantage, au point de devenir un des « snobismes » étudiés par E. Carassus dans sa thèse. Mais le souhait de Fargue est assez amusant.

(26) Peintre et illustrateur très célèbre en son temps (1873-1942).

(27) Fargue était donc rentré de Cobourg le 23 mai 1893 au plus tard.

(28) Notons que ce même 9 juin 1893 paraissaient dans le Supplément de **L'Echo de Paris**, les **Lieds funèbres** de Jarry, primés au concours de prose du mois de mai.

(29) Jarry était parti de Laval pour Pont-Aven le 10 juin. Cette lettre constitue par ailleurs un nouveau document daté sur ses séjour à Pont-Aven et ses relations avec Gauguin.

(30) On sait que ce projet de recueil d'images d'Epinal n'aboutira point. Nous ignorons si, durant cet été 1894, Fargue soutint l'entreprise jusqu'au bout, ou si Jarry finit par s'impatienter de son comportement. Il semblerait qu'il se fût lassé à cause de ce dernier. Abandonnant définitivement ce projet. Jarry put alors se consacrer, seul avec Gourmont, à la revue **L'Ymagier** dont le premier numéro paraîtra en octobre 1894.

31) Sur cette allusion à **Haldernablou,** cf. notre présentation.

(32) Allusion fort obscure. Nous avions d'abord pensé à un possible envoi par Fargue de poème à un concours de **L'Echo** ; mais ces concours mensuels ne parais-

sent pas avoir duré au-delà de mai 1894. Notons cependant (coïncidence ?) que **La Gardienne** est le titre d'un poème dramatique d'Henri de Régnier, dans **Tel qu'en Songe.**

(33) Allusion à la « bagarre de Concarneau » (mai 1894), où Gauguin eut un pied cassé à coup de sabots. **Quatre mois de fichus**, commentait-il dans une lettre à Monfreid du 20 septembre 1894.

BIBLIOGRAPHIE : Pour ne pas alourdir les notes, mentionnons les principaux ouvrages utilisés :

L. Rypko Schub : **Léon-Paul Fargue,** Droz 1973.

N. Arnaud : **Alfred Jarry,** tome I, La Table Ronde 1974.

M. Arrivé : éd. du tome I des **Œuvres complètes** de Jarry, Pléiade, Gallimard, 1972.

J. Moussarie : **Léon-Paul Fargue, témoin de son temps,** thèse inédite, Toulouse 1972.

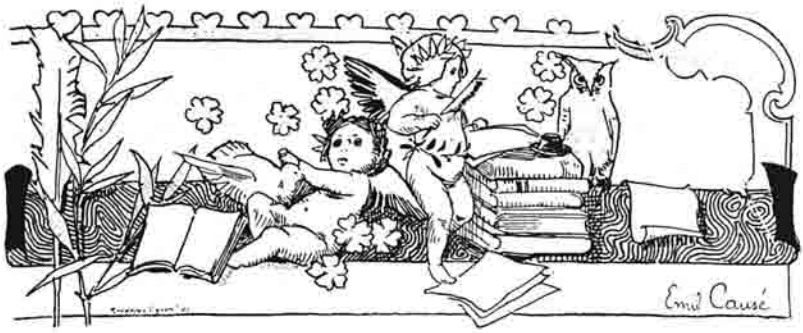
Catalogue de **l'Expojarrysition** Jean Loize, Collège de Pataphysique 1952.

M. Saillet : **Sur la route de Narcisse,** Mercure de France 1958.

* L'orthographe et la ponctuation ont été scrupuleusement respectés (Voir la note 7)

LETTRES DE LÉON-PAUL FARGUE À SES PARENTS

(Cobourg et Pont-Aven, 1893)



Les lettres de Fargue à ses parents, et les réponses du père, constituent, d'une certaine manière, le complément aux lettres à Jarry qu'on vient de lire. Précisons cependant que l'ensemble que nous présentons ici ne représente pas la totalité des lettres échangées entre Fargue et ses parents, lorsque le premier se trouvait à Cobourg, puis à Pont-Aven. Le texte même des lettres indique qu'un certain nombre de messages manquent ; sans doute furent-ils égarés (1).

Les quatorze lettres qui suivent se partagent en deux séries : celles écrites alors que Fargue était en pension à Cobourg, et celles datant de son séjour à Pont-Aven. Deux périodes bien différentes pour ce jeune homme de dix-sept ans : Cobourg, c'est l'exil, la punition et la nostalgie de Paris ; Pont-Aven représente au contraire la peinture, les amis, une vie libre et détendue. Cependant, à bien y regarder, la plupart de ces lettres révèlent une tension, voire quelque gêne. Pour Fargue, il s'agit toujours de se justifier et de rendre des comptes à ses parents. Il n'est pas encore vraiment libre, ce qui le fait regimber contre diverses

contraintes. N'est-il pas significatif qu'à la fin de la belle lettre, par ailleurs si apaisée, qu'il écrit de Pont-Aven à sa mère le 11 septembre 1893, il éprouve le besoin de rajouter quelques lignes irritées, qui tournent à la diatribe ? Vis-à-vis de sa mère, Fargue sait du reste jouer avec une habileté consommée, évoquant tout le bien qu'elle ressentirait de sa présence à Paris, puis les inquiétudes qu'il éprouve pour sa santé si fragile... Autant d'arguments visant à arracher à ses parents la permission de revenir rapidement de Cobourg.

Quant à son père, qui, dans ses lettres, lui parle travail et morale sur un ton sévère, Fargue connaît également l'art de l'apaiser : il s'accusera au besoin lui-même, pour évoquer ensuite les vitraux et autres objets d'art que son père aime tant. Enfin, à bout d'arguments, il pleure, gémit et supplie : il se sent tellement déraciné *et veut à toute force revenir* là-bas, *c'est-à-dire, comme il l'écrit,* dans [son] milieu.

Pourquoi donc ce séjour forcé à Cobourg ? Que s'était-il exactement passé ? On a souvent prétendu que les mauvaises notes obtenues par Fargue au lycée avaient provoqué la colère de son père, qui avait décidé de le mettre en pension à Cobourg, en Allemagne (2). Mais on peut d'abord se demander de quel lycée il s'agissait, tant il est vrai que ces lettres de Cobourg posent un problème fort irritant : celui des études de Fargue.

*

* *

Disons, sans plus attendre, que la scolarité de Fargue à Henri-IV est pure légende, et que, seule, est attestée sa présence en classe de seconde, durant l'année 1890-91, au lycée Janson-de-Sailly. A ce sujet, nous devons préciser que, contrairement aux affirmations de Louise Rypko Schub, les registres de notes trimestrielles

de Janson ont été conservés. Nous avons pu en obtenir communication (3) et reproduisons plus loin les notes de Fargue. Elles montrent que, même s'il obtint à la fin de l'année un 2e accessit de composition française au Concours général, Fargue fut loin d'être un brillant élève et s'effondra même totalement au 3e trimestre. Les appréciations portées par M. Faure, professeur de Français-Latin-Grec, n'ont rien de bien flatteur : 1er trimestre : Elève jusqu'ici insuffisant ; intelligent, mais sacrifiant sans scrupules tout ce qui le gêne. *2e trimestre :* Toujours léger, amateur, ne faisant que ce qui lui plaît. *3e trimestre :* Elève bien doué, qui a passé son temps à chercher et à trouver les moyens de gaspiller son intelligence.

Il est aisé d'imaginer les sentiments du père à la lecture de ces bulletins de notes. Nous ignorons cependant les mesures qu'il prit et s'il décida de changer son fils de lycée. Il semblerait que Fargue ait été encore à Janson pendant une partie de l'année 1891-92 (4) ; malheureusement, aucune trace ne demeure de son passage dans les relevés trimestriels ni dans le palmarès de cette année-là. Une lettre de son professeur Ernest Zyromski, datée du 2 mai 1892 et publiée par Louise Rypko Schub, semblerait néanmoins indiquer qu'il resta à Janson jusqu'au printemps et qu'il envisagea ensuite d'entrer au lycée Saint—Louis (5), où aucune trace ne demeure cependant de son passage... Pire encore, nous ignorons tout des études de Fargue durant l'année 1892-93, si importante pour lui à tant d'égards. Une seule certitude : il fut recalé au baccalauréat à la session de juillet 1893 (6).

Redisons-le, car les légendes ont la vie dure : Fargue ne fut jamais élève du lycée Henri-IV, contrairement à ce qu'il tentera de nous faire croire par la suite. Certes, ses notes de rhétorique A à Henri-IV ont été publiées en 1957 dans les Cahiers du Collège de 'Pataphysique, *mais tout porte à croire qu'elles sont apocryphes (7). En réponse à notre demande de renseignements sur*

la scolarité de Fargue, l'administration du lycée a bien voulu nous répondre dernièrement :

Léon-Paul Fargue ne figure ni au fichier des anciens élèves, ni sur les registres de compositions trimestrielles, donc pas de trace de son éventuel passage au lycée. *(8)*

Voilà qui semble assez net. Mais, objectera-t-on, et la fameuse photo de classe prise à Henri-IV, sur laquelle Fargue se trouve aux côtés de Jarry (9) ? A cela, on peut répondre qu'il n'est pas absolument certain qu'il s'agisse bien de Fargue. En effet, à l'Expojarrysition Loize de 1952 figurait sous le n° 162 une photographie de Jarry, « portrait tiré d'un groupe scolaire photographié au lycée Henri-IV au printemps 1893 », dit le catalogue. Or, les renseignements de première main que nous avons pu recueillir indiquent que cette photo de groupe fut prise alors que Fargue se trouvait à Cobourg... (10) Mais voici qu'une autre « preuve » semble également s'écrouler : la lettre de Jarry à Fargue de 1894, publiée par celui-ci en 1927, et qui a tout l'air d'un apocryphe (11).

Fargue ne pouvait guère, comme l'affirme cette lettre, avoir récolté cette année-là un prix de composition latine et un autre de mathématiques. Pas à Henri-IV, en tout cas. Ou bien... faudrait-il penser qu'il était alors inscrit dans un autre lycée parisien ? mais lequel ? (12)

Pourquoi donc, se sont demandé certains, Fargue aurait-il ainsi fabriqué une lettre apocryphe de Jarry ? Mais pour les mêmes raisons qu'il a voulu nous persuader qu'il fut en khâgne à Henri-IV, et qui plus est, dans la khâgne de Bergson avec Jarry. Pour les mêmes raisons, également, qu'il assurera avoir été élève de Mallarmé au Collège Rollin (13). S'attribuer des professeurs et des condisciples prestigieux, se présenter comme un élève qui récolte de nombreux prix, n'était-ce pas se créer des souvenirs et même une sorte de respectabilité ? Comme le dit Jacques Mous-

sarie, « si avoir été un cancre peut apparaître parfois comme un titre de gloire, Fargue ne donna jamais dans ce snobisme » (14). Mieux encore, il se fera largesse, dans cette lettre apocryphe, d'une collaboration poétique avec Jarry. Fargue était certes un jeune homme d'une grande précocité (comme le prouvent ses lettres de Cobourg et de Pont-Aven), mais Jarry qui était de trois ans son aîné, n'avait aucun besoin de collaborateurs pour les vers qu'il écrivait en 1893.

N'étant pas bachelier en 1893 (et ne l'ayant même probablement jamais été), Fargue ne pouvait guère, au surplus, entrer cette année-là en rhétorique supérieure à Henri-IV aux côtés de Jarry (15). Il n'en reste pas moins qu'il était alors bien connu de certains élèves de cette classe, et notamment de Jarry. Dans une lettre à celui-ci (16 avril 1893), nous le voyons même demander des nouvelles de la classe de Bergson et chercher à savoir si on a parlé de [lui].

Il est donc incontestable que Fargue fréquentait Henri-IV, sans toutefois y être inscrit, et qu'il franchit souvent la porte de la rue Clovis pour venir bavarder avec Jarry et d'autres camarades. Mais, comme l'a fort bien souligné Noël Arnaud, cela ne veut pas dire pour autant que Jarry ait été à cette époque son ami préféré : l'affection de Fargue allait d'abord, semble-t-il, à Maurice Cremnitz.

Mais le principal problème, et dont on ne paraît pas s'être assez avisé jusqu'ici, c'est le singulier post-scriptum ajouté par Fargue à sa lettre à sa mère du 3 mai 1893 : Mon père doit savoir que le personnel du lycée Henri-IV est entièrement changé — (on m'y réclame toujours).

De toute évidence, ces lignes sont destinées à vaincre les réticences d'un père qui refusait, pour une raison bien précise mais que nous ignorons, de mettre son fils à Henri-IV. La première partie de la phrase ne vise évidemment point Jarry, mais bien les

professeurs ou l'administration du lycée. Quant au« on » de la seconde, on peut admettre qu'il désigne Jarry ou d'autres camarades. On doit en tout cas s'interroger sur les changements qui seraient survenus fin 1892 ou début 1893 dans le personnel *du lycée et qui auraient été susceptibles de modifier la décision autrefois prise par Léon Fargue père. Car enfin, quelle était la ou les personnes qui, à l'intérieur même du lycée, justifiaient les réticences de ce père inquiet ? Nous devons malheureusement avouer que nos recherches à ce sujet n'ont point abouti (16) ; peut-être un autre chercheur sera-til plus chanceux que nous.*

Décidément, le Fargue des années 1892-97 avait beaucoup de choses à cacher...

*

* *

C'est vraisemblablement à la mi-mars 1893 que Fargue partit, sur l'injonction de ses parents, pour Cobourg. But de ce voyage : perfectionner ses connaissances de langue allemande en vue du baccalauréat. On peut cependant penser qu'à ce souci pédagogique s'ajoutait, chez les parents, un motif plus personnel : soustraire leur fils à certaines « mauvaises fréquentations » parisiennes. Selon des confidences faites à Louise Rypko Schub par Léon Pivet, qui le tenait de la propre mère de Fargue, ç'aurait été l'influence de Jarry que redoutaient particulièrement les parents. (17)

Ce qui est sûr, c'est que le Fargue de cette époque paraît avoir préféré la compagnie des adolescents à celles des jeunes filles. Outre Jarry et Cremnitz, nous le voyons fréquenter Maurice Thomas et Fabien Launay, alors qu'on ne lui connaît pas la moindre liaison féminine. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il deviendra l'admirateur — platonique — de Fanny Zaessigner, tout en fré-

quentant d'ailleurs bien davantage Henry Levet... Sa première liaison féminine connue remonte à plus tard : Ludivine Létinois, une jeune Ardennaise qu'il rencontra lorsqu'il faisait son service militaire à Nancy et à Toul, soit en 1897-1900.

Fargue, qui connaissait Jarry depuis avril 1892 au moins, l'avait fréquenté assidûment au début de l'année suivante et venait souvent, on l'a dit, le retrouver à Henri-IV. On vient de voir également que ses parents se seraient alarmés de l'amitié de plus en plus étroite qui liait les deux jeunes gens. A ce sujet, on a souvent pensé que la phrase du père de Fargue mettant en garde son fils : Tu dois aussi éviter la société d'un jeune homme beaucoup plus âgé que toi *(lettre du 11 avril 1893), désignait Jarry. Il faut au contraire souligner que le père vise ici un jeune homme (dont nous ignorons malheureusement tout) que Fargue aurait fréquenté à Coborg fin mars 1893. Cette* société, *Fargue devait l'*éviter *à Cobourg même, semble bien indiquer la lettre en question. Ces relations alarmèrent M. Blauckmeister (directeur de la pension où était Fargue), qui écrivit au père de son élève une lettre sévère, qui nous est restée inconnue.*

Plus précisément, le texte même de la première lettre de Fargue à Jarry (Cobourg, 16 avril 1893) montre à l'évidence qu'il s'agit là du tout premier message envoyé à Jarry, dont l'exilé n'aurait point encore reçu de nouvelles. On ne voit donc pas très bien comment M. Blauckmeister aurait pu, dans ces conditions, avoir une algarade avec son élève à propos de cette « mauvaise fréquentation » parisienne. Plus encore, la recommandation paternelle de ne sortir le soir [qu'] avec Mr. Blauckmeister *semble bien indiquer que Fargue s'était livré à des escapades nocturnes sans son maître : sans doute avait-il fait le mur ou bien n'était-il point rentré à l'heure réglementaire, et ce pour aller en compagnie de ce* jeune homme plus âgé *cité dans la lettre. D'où ces* manques de respect *et* infractions *à la discipline que Herr Blau-*

ckmeister s'empressa de signaler au père de son élève.

Une bien curieuse malchance nous a en outre privés de la seconde partie *(en fait, une lettre séparée) de la lettre de Fargue à son père du 14 avril 1893, dans laquelle il tentait de se justifier des accusations portées contre lui par son maître. Etant donné les renseignements que nous avons pu obtenir sur la provenance directe de ces lettres et leur cession globale à un collectionneur après la mort de Fargue, nous tenons pour assuré que cette* seconde partie *n'a pas été conservée, ayant probablement été détruite par la suite par Fargue lui-même. Autrement elle eût été jointe aux autres lettres de Cobourg et cédée avec elles. Il est assez difficile de croire à un hasard qui, du vivant même de Fargue, aurait fait s'égarer certaines lettres de Cobourg, et en conserver d'autres...*

Pour en revenir au petit scandale de Cobourg, il faut remarquer que la lecture de la lettre paternelle datée du 4 avril 1893 montre qu'il ne s'agissait pas là d'un simple manquement à la discipline de l'institution Blauckmeister, mais de quelque chose de plus grave. En fin de compte, la conduite de Fargue dans toute cette affaire apparaît comme assez trouble. Exilé à Cobourg pour des raisons peu claires (ou trop claires ?), il est à peine arrivé qu'il provoque une manière de scandale, et ce pour des faits qui ont bien l'air analogues à ceux qui avaient motivé son éloignement de Paris.

A Cobourg, c'est évident, le jeune Fargue devait s'ennuyer ferme. Il se trouvait là un enfant puni, et sans doute l'endroit avait-il été choisi de préférence à une grande ville, où les tentations eussent été plus nombreuses. Cobourg était alors une petite ville ne comptant qu'une quinzaine de milliers d'habitants. L'activité y est bien médiocre, *précisera quinze ans plus tard le* Nouveau Larousse illustré, *qui ajoute que la ville ne compte guère que quelques monuments et quelques fabriques. Un trou de pro-*

vince allemande, en somme. L'institution Blauckmeister devait en tout cas y jouir d'une certaine renommée, car dans sa première lettre à Jarry, Fargue donne comme seule adresse : chez Mr Blauckmeister, à Cobourg (Saxe). *Malheureusement, ni le zèle pédagogique de M. Blauckmeister ni la quiétude provinciale de Cobourg n'empêcheront le jeune Fargue de succomber à certaines tentations...*

Une fois cet orage passé, Fargue parvint, à force de gémissements, et en jouant habilement sur la santé fragile de sa mère, à arracher à son père l'autorisation de revenir à Paris. Retour qui fut même précipité, car Fargue dut regagner la capitale entre le 10 et le 15 mai, alors que son père avait souhaité expressément que son retour n'eût lieu qu'à la fin du mois ; de plus, le séjour à Paris devait, dans la pensée du père, être bref et provisoire, et son fils aurait dû terminer le trimestre à Cobourg, semble-t-il. Fargue aurait donc forcé la décision, ce qui ne dut pas contribuer au relâchement de la vigilance parternelle. On trouverait peut-être là l'explication de la carte-télégramme si prudente qu'il envoie à Jarry le 24 mai, soit tout de suite après son retour : fixer rendez-vous non pas à Henri-IV, mais dans la salle de lecture de la bibliothèque Sainte-Geneviève, n'était-ce pas éviter ainsi d'être vu ?

*

* *

A la session de juillet 1893 du baccalauréat, Fargue obtint une moyenne de 7,33 sur 20, et ce brillant échec dut consterner ses parents. Ainsi donc, le séjour à Cobourg et tous les sacrifices auxquels ils avaient été contraints, se révélaient inutiles ! En allemand, leur fils n'avait obtenu que 10 sur 40..

Que fit Fargue au mois d'août ? Nous l'ignorons, mais il est

probable qu'il dut employer une bonne partie de son temps à essayer de fléchir ses parents, grâce à une diplomatie aussi délicate que persévérante. Manœuvres apparemment couronnées de succès, puisque Léon Fargue et Marie Aussudre (18) acceptèrent de le laisser aller passer le mois de septembre à Pont-Aven, où il voulait se consacrer à la peinture.

Ce n'était point là un simple prétexte, et il faut rappeler que dans sa jeunesse Fargue fut très tenté par la peinture et le dessin, art qu'il pratiqua longuement et ne délaissera jamais totalement dans son âge mûr. De plus, en 1893, il fréquentait déjà des peintres et ne tardera pas à publier des articles de critique artistique (19). Témoin de cet intérêt, son père, loin de le détourner de la peinture, l'encouragea au contraire fortement, tout en précisant (et c'est un nouveau mystère pour nous) : tu sais à quelles conditions.

Fargue partit le 26 août pour la Bretagne. Il est évident qu'il avait choisi Pont-Aven parce qu'il était sûr d'y retrouver certains de ses amis et peut-être même de faire le voyage en leur compagnie. Il y séjourna donc en compagnie de Maurice Thomas et, selon toute apparence, de Maurice Cremnitz. Soucieux de ne plus le contrecarrer, et peut-être secrètement soulagés de le voir quitter Paris et ses tentations, ses parents ne s'étaient point opposés à son départ, et son père pouvait même se dire que son fils avait les mêmes penchants que lui et choisirait peut-être une carrière artistique.

Pont-Aven était déjà, en 1893, un endroit connu de quelques artistes parisiens, pour lui il symbolisait un « lieu de la Modernité » (H. Bordillon). Le souvenir de Gauguin y demeurait vivace. Le peintre y avait fait un premier séjour, assez long, en 1886, précisément à l'auberge de Marie-Jeanne Gloanec ; il y était revenu de février à octobre 1888, puis durant l'été 1889. Fargue qui était déjà un habitué des galeries parisiennes et fréquen-

tait divers peintres comme Fabien Launay, avait sans nul doute entendu parler du « groupe de Pont-Aven » (Gauguin, Bernard, Seguin, Filiger, etc.) et des peintures qu'y avait faites Gauguin.

Les nombreuses peintures bretonnes *que Fargue rapportera de Pont-Aven étant restées inconnues, nous ne saurions dire de quel profit lui fut ce séjour, ni s'il se soucia d'imiter sur place les procédés de Gauguin et de ses amis, ou se livra au contraire à des bariolages de son cru. Remarquons en passant que, plus tard, Fargue n'écrira guère sur Gauguin et le groupe de Pont-Aven, préférant consacrer des articles à Bonnard, Vuillard, Roussel ou Segonzac (20). On peut néanmoins penser qu'à Pont-Aven, le jeune homme qu'il était puisa des raisons supplémentaires de se consacrer à l'art et à la poésie, en menant une existence plus indépendante. Au reste, ses parents n'usaient point à son égard d'une sévérité exagérée, car ils auraient fort bien pu, pour le récompenser de ses résultats au baccalauréat, l'envoyer dans quelque boîte à bachot.*

*Peut-être ce séjour de Fargue à Pont-Aven sera-t-il pour quelque chose dans celui qu'y fera Jarry l'année suivante. L'auteur d'*Haldernablou *n'avait certes pas besoin de Fargue pour connaître et aimer la Bretagne, tant s'en faut, mais il aura pu trouver dans les récits que lui fit son ami de son séjour un motif supplémentaire de s'y rendre, ce qu'il fera en juin 1894. La suite est connue : la rencontre de Jarry et de Gauguin, tous deux logés chez Gloanec, etc. Mais on remarquera que dans sa longue lettre de Pont-Aven à sa mère (11 septembre 1893), Fargue fait l'éloge de l'art populaire breton et des images d'Epinal :* je rapporterai, *annonce-t-il,* entre autre beautés (ah si j'avais quelques sous de trop) — des vieilles gravures de Pardon, vieilles images d'Epinal, gravées sur bois, rappelant la xylographie, très puissantes et avancées... *Il est difficile de ne point songer ici à* L'Ymagier *et à* Perhinderion, *et également à cette revue d'images d'Epinal que*

Fargue et Jarry avait projetée et sur laquelle nous allons revenir.

Cette plongée dans la Bretagne profonde se serait, à en croire Fargue, achevée sur une note typiquement paysanne : la rapacité de l'hôtelier Gloanec, qui refusait de laisser partir ses débiteurs. En définitive, le refrain des dernières lettres de Pont-Aven est un peu le même que celui qui parcourt les lettres de Cobourg : retourner là-bas, *à Paris, où l'attendent ses parents, ses amis, l'art et la poésie !*

Mais ce séjour à Pont-Aven, et ce que dit Fargue dans sa lettre à sa mère, inviterait à se poser un certain nombre de questions, que nous n'avons pas jugé opportun d'ajouter à notre présentation des lettres de Fargue à Jarry, que nous avons préféré laisser telle qu'elle parut dans Littératures.

Stimulé par sa pratique de la peinture en Bretagne, Fargue voulut s'essayer à la critique d'art. Dès son retour à Paris, il se mit à fréquenter assidûment les galeries et les expositions, et à resserrer ses liens avec de jeunes peintres. Fin 1893 et début 1894, nous le voyons donner à L'Art littéraire *des articles et des notes d'art. Cependant, comme le remarque Noël Arnaud, il ne semble guère manifester d'empressement à introduire Jarry dans cette revue, à laquelle il collabore pourtant depuis février 1893, et ce n'est qu'en décembre que son ami pourra y faire son entrée.*

Précisément, le dernier trimestre de 1893 et les premiers mois de 1894 correspondent sans doute à la période de plus étroite intimité entre Fargue et Jarry. Or, c'est une époque sur laquelle nous n'avons guère de documents en ce qui concerne Fargue, exception faite de ses collaborations à L'Art littéraire *et aux* Essais d'art libre. *Nous savons cependant que, à la fin du printemps ou au tout début de l'été 1894, il était fortement question d'un album d'images d'Epinal que Fargue devait préparer avec Jarry et qu'aurait préfacé Remy de Gourmont. Le 12 juin, Fargue écrit même à Jarry la lettre pressante qu'on a lue plus haut et dans*

laquelle il lui demande de s'activer pour cet ouvrage qui devait constituer un livre d'Etrennes *et paraître vers Noël.*

Sur ces entrefaites parut, dans le Mercure de France *de juillet 1894,* Haldernablou, *texte qui prépare — ou consomme ? — la rupture Jarry-Fargue, et qui était d'ailleurs, au moins dans sa première version, écrit dès le mois de février. A ce sujet, on aimerait être mieux renseigné sur les rapports qu'entretenait à cette époque Jarry avec Gourmont d'une part, et d'autre part avec Fargue. Est-ce à la rupture avec ce dernier que serait imputable l'échec du projet de ce recueil d'images d'Epinal ? Pour l'affirmer, il faudrait connaître la date exacte de cette rupture, et surtout savoir s'il y eut vraiment, en 1894, rupture totale et définitive. Nous observons toutefois que, passé l'été, il n'est plus question de ce projet et qu'en octobre paraît le n° 1 de* L'Ymagier... *On pourrait donc se demander si ce projet, auquel étaient associés Jarry, Fargue et Gourmont, n'avait pas brusquement cédé la place, et peut-être à l'instigation de Jarry, à celui d'une revue d'estampes à laquelle Fargue n'aurait plus été associé.*

Dans cette hypothèse, Jarry se serait, à l'automne 1894, déjà détaché de Fargue pour se tourner vers Gourmont seul. Mais ce n'est là, répétons-le, qu'une hypothèse, et il convient d'être prudent. Impossible, en effet, de savoir de quoi il en retourne avant de connaître le texte et la date exacte de la longue lettre « fort amère » que Jarry écrivit à Gourmont au sujet de Fargue et qui semble avoir disparu depuis la vente publique d'une partie de la bibliothèque de Gourmont, en 1930. Autant dire que nous en sommes réduits à espérer que, tant du côté de Fargue que de celui de Jarry et de Gourmont, des documents nouveaux apparaîtront, qui nous permettront de mieux reconstituer à la fois l'amitié et la rupture des deux premiers.

JPG

LETTRE 1

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris 30 Mars 1893 (25)

Mon Léon chéri

Ta mère m'a donné de tes nouvelles qu'il me tardait d'avoir car ta lettre était bien courte et bien longue à venir (26). Je sais maintenant que tu es dans les meilleures conditions pour apprendre la langue allemande et te trouves relativement heureux loin de nous. N'oublie pas que tu es avec des étrangers qui n'ont pas de raison d'avoir notre patience et notre indulgence et observe-toi bien avec eux pour que vos rapports soient toujours ce qu'ils doivent être. Tu as là une très bonne occasion de montrer ce que tu peux être en dehors des milieux hostiles que tu as heureusement quittés (27). Comme tu t'ennuyerais de te promener toute la journée, tu consacreras certainement quelques heures chaque jour à l'étude de la grammaire allemande.

Plus tard viendra celle des notions d'examens (28). Je m'occuperai demain de ton journal (29) et de tes livres que je te ferai parvenir aussitôt en grande vitesse. Ecris-nous donc tout de suite si tu as quelque chose à me demander encore. Excuse ta mère auprès de Mr Blauckmeister d'avoir oublié de lui laisser l'argent des photographies. Je trouve l'épreuve bonne mais ton expression un peu dure (30).

J'ai écrit aujourd'hui à Mr. Bl. pour le remercier de sa bonne réception. J'aurais encore beaucoup de choses à te dire, je les garde pour ma prochaine lettre. Je finirai celle-ci en t'envoyant mon gros baiser, et celui de ta mère que je ne saurais qualifier.

Léon Fargue

LETTRE 2

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris 4 avril 1893 (31)

Mon cher ami

Ta mère et moi sommes très affectés par la lettre que nous venons de recevoir de Mr Blauckmeister. Nous te connaissons assez pour ne pas en être étonnés. (32)

Cependant j'avais encore un dernier espoir dans ma suprême et dernière tentative. Il ne te reste plus qu'à réparer le mal que tu viens de faire par les excuses que tu dois à ton maître et par la conduite qu'il te faut tenir à l'avenir. Je lui écris aujourd'hui pour lui conseiller de répondre par des giffles [*sic*] aux manques de respect et par des punitions sévères aux infrac-

tions à la discipline.

Ta chambre doit être toujours ouverte et tu ne dois pas avoir de clef.

Tu dois te coucher de bonne heure et ne sortir le soir [qu'] avec Mr Blauckmeister. Tu dois aussi éviter la société d'un jeune homme beaucoup trop âgé pour toi (33). Le journal auquel je t'ai abonné (34) te sera supprimé quand ton maître le jugera convenable.

Les 4 livres que je t'ai achetés ne te parviendront que lorsque tu auras changé de conduite.

J'ai prévenu Mr Blauckmeister que j'approuverais tout ce qu'il ferait.

Je te préviens que si je suis obligé de te faire revenir parce qu'on ne peut pas te garder, il ne faut plus compter sur moi et je n'ai pas besoin de te dire à quoi tu exposes ta pauvre mère [.]

Ton père bien triste

Léon Fargue

LETTRE 3

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris 8 Avril 1893 (35)

Mon Léon chéri

Je suis content de la lettre que je reçois aujourd'hui de M. Blauckmeister et j'espère bien que pareille affaire ne se représentera plus. Ta bonne mère est péniblement affectée de ne pas recevoir de lettre de toi et sa santé s'en ressent. Il faut réparer

cela de suite.

Je t'envoie aujourd'hui tous tes livres. Reçois-tu ton journal ? Dis-nous bien tout ce que tu fais et ce qu'il te manque dans ton vestiaire ou autrement. Nous sommes allés Lundi nous promener à Montmorency où nous avons rencontré ton oncle René qui travaille là.

Demain nous irons à Palaiseau. Ta mère a eu la visite de ton ami Adam (36) qui se propose d'aller passer ses vacances en Allemagne et peut-être chez Mr Bl. D'ailleurs il doit t'écrire. Vite donc une lettre de toi bien longue et reçois nos deux bons baisers.

Léon Fargue.

LETTRE 4

LÉON-PAUL FARGUE À LÉON FARGUE

Cobürg. 14 Avril 93 (37)

Mon père chéri

Tout d'abord je reconnais déplorable la rareté de mes lettres, en t'assurant qu'elle vient de mes scrupules imprévoyants, et en réparant — Quoiqu'il faille au plus plutôt parler de l'attitude passée et présente de Mr Blauckmeister à mon égard, j'en garde les détails pour une seconde partie de ma lettre (38). Certes, je t'aurais écrit tous les jours pour tromper ma solitude et ses ennuis — mais le souci de ne pas tout dire ou de dire mal ce que je vois, ce qui m'entoure. Mais désormais tu peux vraiment compter sur une lettre par semaine et ce que je pourrai en

plus, — et la réaction me sera d'autant meilleure que loin de vous je souffre et je dois souffrir de tout malgré mes efforts. On peut bien vivre ici, c'est possible à certaines conditions — je reconnais les qualités de la maison comme ses défauts, j'estime ce qui m'entoure au prix juste, mesuré, — et je suis très malheureux ? Le travail seul a pu m'aider jusque-là soit Philosophie et Poétique — soit étude de l'esthétique de la langue Allemande qui se découvre à moi. Quand on a la peine que j'ai loin de vous, le travail devient une qualité du cœur au milieu des petits revers qu'on a lorsqu'on s'éloigne de sa vraie sphère. Et je crois que si je ne viens à Paris dans l'intervalle, je ne supporterai pas cela. En plus je sais combien là-bas on travaille, combien toute Exposition est compacte et toujours neuve, comme se répète le nom de nos Penseurs et de nos Artistes — et pour ma santé, comme à tous il me faut prendre part. Mon journal a de beaux paragraphes (39). Puis ce Salon du Champ de Mars qui grâce à notre Roger-Marx (40) sera une proclamation — où il fait tant pour l'Art Industriel, où la section des Objets d'Art acquerra le vrai mérite enfin appelé. Et tout le monde et la Presse l'encourage, ce progrès. Je voudrais voir ton nom parmi ce succès et un véritable artiste — tous ceux qu'il te faut si originaux, travailler avec toi dont l'œuvre doit s'imposer et prendre part à cet Avènement. Je saurais enfin si j'étais là — Et aussi j'ai des nouvelles de là-bas — on vit tous les jours avec ma présence. On me prépare des voies. J'adresse des articles à nos journaux dont un sur le sentiment devant un vrai vitrail (41) — c'est la Vie qui m'attend là-bas. Comme toujours, ces trois mois sont les plus fructueux de l'année pour l'Art. Je ne puis vivre sans vous et sans lui. Je fais sans cesse de mauvais rêves. Il me faut ma douceur de là-bas — et mon milieu.

Excuse moi, tu sais comment ! auprès de ma mère très chérie et répète-lui souvent que j'écris autant qu'elle veut. Moi aussi,

j'ai ces jours derniers souffert, de maux de tête. Pour elle, vos bonnes excursions du Dimanche lui feront tout le bien désirable, mais je voudrais être auprès d'elle. — Allez plus loin encore s'il le faut, que sais-je. Cette rencontre de mon oncle René m'a reporté vers toute sorte de souvenirs — et mes rêves sont très peuplés, ils tiennent de tout...

La journée ici se passe monotone. Alternatives de soleil et d'un peu de neige. Travail le matin à volonté. Vague promenade l'après-midi. Des nouveaux sont arrivés, dont un français et sa sœur, ils ont vingt ans, ils sont distingués — et ne parlent pas Allemand. Pas de variété. Ville, clochers, le soir, ruches d'abeilles, travaux de la terre[,] construction de tables, graines à planter, bosquets, puérilités de douceurs, feu le soir sur la hauteur du jardin, petit bois, lumières avec verres de couleur —, on fait ce qui est en son pouvoir — et cela ne peut durer ainsi ! — Plus loin, étude de vieille architecture, poteaux[,] poternes, vieilles fontaines à vasques, pignons et buse — retour[,] désir de drapeau français, Marseillaise continuelle — et, grand Dieu, tout cela s'élève, car on ne parle que de guerre en Allemagne et, outre les articles de fonds [*sic*] des grands journaux, — une carte de Russie récemment publiée sous un nouveau jour, a donné à réfléchir (42) — Au milieu de tout, on se lève soudain, car c'est la Pensée et l'Esprit qui vous redressent... sous l'effort d'une Beauté morale et historique — et tout ce qu'on a conté... Forts, sortie et trains à la gare, — conversation allemande incessante, où je parle avec facilité et gaucherie — or, je comprends à peu près tout ce qu'on me dit, et si l'on répète deux fois, j'ai tout saisi — et les voix tristes reprennent en mineur dans la salle à manger...

Mon travail m'a acquis cela, moyen, régulier, naturel. A la fin d'Avril, on m'assure que je parlerai bien —

— Je reçois mon journal, je n'ai pas encore mes livres qui,

paraît-il [,] arrivent en 6 ou 8 jours. Tu me demandes ce qu'il me faut : Entrons dans les explic[ations] nécess[aires] : Bientôt faire réparer mes chaussures. Habits bien. Chapeau. ass[ez] bien, le reste bien. Besoin de cravates. Une éponge. Surtout de l'argent pour mes timbres que je dois prendre sur ma semaine et cela fait brèche. Modestes objets de papeterie... étui à cigarettes, dont je suis bien privé. Pour les photog[raphies] si tu trouves l'expression un peu dure, je puis poser une seconde fois. Adler fait très bien et peu cher. Sinon. Mr Blauckmeister devra acquitter le prix du premier tirage. A propos, dis-moi *exactement* ce qu'il doit me donner par semaine et par mois ?

En somme, il me faut quelque argent pour tout ce qui précède. Si tu vois à objecter, observe. Excuse tous ces détails prosaïques, mais s'il le faut... Pour un achat de couleurs, quand penses-tu qu'il puisse se faire ? J'y tiens. Après cela...

— Si ma mère, voit des amis, elle saura que je leur écris [.] Je corresponds par articles avec les journaux, et j'ai des nouvelles. Mes amis ont promis de m'écrire fidèlement. Pour Adam, qu'il m'écrive de suite ce qu'il sait de neuf, à tous une chère poignée de main, et que je veux les voir au plus tôt, et que j'ai un grand Ennui.

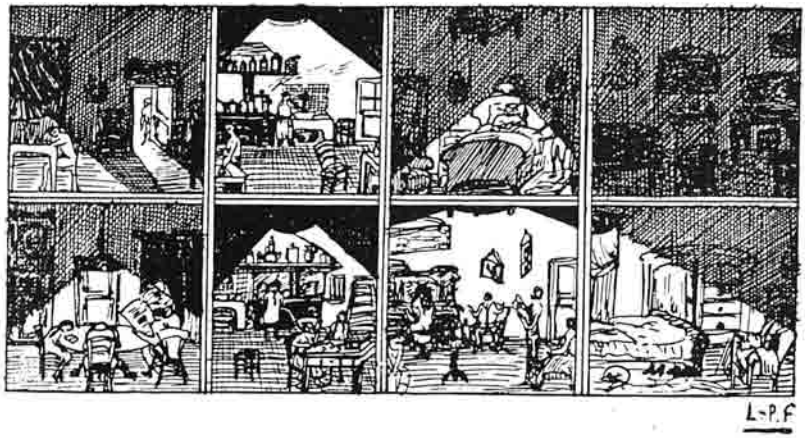
Tu trouveras dans une seconde partie de ma lettre tout ce qui a rapport aux affaires que tu sais. Détails et appréciations [.] Je te prie de juger comme s'il ne m'était jamais rien arrivé [.]

Et je vous embrasse tous les deux très fort

L. Fargue.

PS. Aussitôt une longue lettre de vous — La seconde partie de la mienne suit, à part.

L.F.



Dessins de Léon-Paul Fargue.

LETTRE 5

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris. 16 Avril 1893 (43)

Mon Léon chéri

Ta longue lettre (44) nous dédommage un peu de ton long silence, car depuis huit jours chaque matin était une déception surtout pour ta bonne mère bien courageuse cependant. Ecris-lui mais longuement si tu veux mais plus souvent. Prends pour nous ta bonne écriture d'enfant car nous n'avons pas pu tout lire.

Je ne suis pas étonné que tu t'ennuies mais il faut prendre patience, et tu ne le regretteras pas. Tu dois savoir maintenant quelle conduite tu dois tenir au milieu de ceux qui t'entourent dans ton intérêt comme dans le nôtre. L'étude de la langue allemande doit te préoccuper avant tout pour que notre sacrifice ne soit pas inutile à tous trois. Mon envoi de livres a dû te parvenir, il y a de la musique pour ton jeune élève et des dragées pour tout le monde. Ton jeune ami Lucien est-il parti [?] nous espérons avoir sa visite.

Quels sont tes rapports avec tous ceux qui t'entourent, et comment te trouves-tu de la nourriture ? As-tu pu faire quelques relations dans le pays ? Le temps est précieux et n'attends pas au dernier moment pour apprendre la langue.

Ta mère s'occupera cette semaine de ce que tu nous demandes.

Je ne me refuse pas à te laisser faire de la peinture mais tu sais à quelles conditions. Pour cela je te préparerai ta boîte sur les indications que tu me donneras. Ne te gêne pas pour me demander de t'envoyer ce qui sera raisonnable en livres ou

publications.

Il est convenu avec Mr Blauckmeister que tu recevras 1 mark par semaine, tu pourras lui demander un supplément pour tes timbres.

J'envoie demain au champ de Mars un vitrail composé pour Schuller et assez réussi (45). Ma fabrication marche assez bien et j'arrive à des résultats bien intéressants. Si cela est possible repose une seconde fois pour ton portrait et envoie-nous quelques épreuves car on nous en a demandé. Nous avons eu la visite de Mr Duvernois toujours le même et de Mme Dumoulin partant pour la Suisse d'où elle doit correspondre avec toi. Tu me dis que tu es en relation avec tes amis de Paris et leurs journaux (46), je ne voudrais pas que ces occupations t'empêchassent de nous écrire très prosaïquement surtout car ton intérêt matériel nous préoccupe surtout.

Tu dois te reporter à notre isolement et au grand sacrifice que nous faisons sans que tu t'en doutes. Garde donc toute ta poésie pour tes occupations préférées et donne-nous toute ta raison et ton bon sens pour nous aider à passer le temps. Ta mère va mieux, elle se repose et quelques lettres de toi la rajeunirait [*sic*] de vingt ans. Elle se propose de t'écrire et me charge de son gros baiser que je joins au mien.

Léon Fargue.

LETTRE 6

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

[1 mai 1893](47)

Mon cher ami

Je reçois à l'instant la dépêche de Mr Blauckmeister nous rassurant sur ta santé, il n'était que temps car ta pauvre mère sanglotte [*sic*] depuis hier matin dans son lit. Voilà quinze jours que nous n'avons pas de lettre de toi malgré ta promesse. Tu as dû recevoir de nous deux envois dont, à défaut de remerciements, tu ne nous as pas avisé de la réception. Et de ta mère une lettre pressante restée aussi sans effet (48). Il y a huit jours qu'elle attend ta lettre avec une impatience fébrile, et chaque matin a été pour elle une bien cruelle déception.

Elle te croyait gravement malade car elle ne pouvait se figurer que tu fus sans cœur. Il en résulte pour elle un état de santé très inquiétant. Ton premier silence lui avait occasionné de violents crachements de sang, mais ta dernière lettre l'avait tout à fait remise et donné huit jours tranquilles. Mais cette dernière semaine a tout gâté. Et dire que tu es la cause de tout cela. Tu connais ta bonne mère et malgré nos instances à nous deux tu nous mets dans une cruelle inquiétude. Ta conduite est impardonnable et je n'ose la qualifier comme elle le mérite. Pour toi-même tu peux te créer des regrets bien terribles, et il sera trop tard pour réparer comme il a été trop tard en d'autres circonstances (49). Il y a huit jours que j'ai écrit à Mr Blauckmeister qui ne m'a pas répondu. Tout cela est bien étonnant et bien préoccupant pour nous étant donnés nos premiers rapports. Et après tout cela dois-je t'embrasser.

Léon Fargue.

LETTRE 7

LÉON-PAUL FARGUE À MARIE AUSSUDRE

3 Mai, de Cobūrg 93 (50)

Ma mère bien chérie.

La lettre de mon père m'a donné un coup bien dûr ! [*sic*] Moi déjà si malheureux que je ne pouvais l'être plus, et personne ici pour me consoler, au contraire. Je ne puis plus être loin de toi, c'est fini et il y va de ma santé ! Assez de ma solitude ! Pas un jour ne se passe sans que je ne sois blessé plus profondément et que cette solitude ne s'aggrave encore. Dans ma lettre suivante (51), je dis mes peines à mon père et lui fais part de mes résolutions. Une telle douleur ne peut plus croître. Si tu savais et lui aussi ce que j'ai à souffrir. Je veux revenir auprès de vous, auprès de tout ce que j'aime, et vivre dans mon milieu !

Je suis sans force et je végète dans mon affliction. Et tout est contraire ici à ma nature et à mon amitié... J'ai froid au corps, la tête chaude [,] la fièvre, et seuls [*sic*] la volonté et la force nerveuse me tiennent debout. J'ai mes douleurs de tête et mes fluxions, qu'il me faut supporter, et une fois que j'en ai parlé, on m'a répondu en riant « :O mais certainement, je vais vous faire observer (et tout de suite encore, moi j'étais blessé) [»] et on disait en raillant : o ma tête, ma tête !... — Et rien ici que je puisse affectionner. Le souvenir me calme, et aussitôt me torture plus fort. C'est un mal pas tout continuel... Mais je veux que cela cesse, et avec la lettre de mon père, tu verras que je ne puis plus vivre ainsi. Et encore cela ne se peut bien dire !

Réponds-moi vite, et tranquillise-moi sur ta santé ! J'ai passé une journée unique aujourd'hui, moi qui pensais que mon chagrin ne pouvait grandir en l'état où je suis.. Voilà bien mes rêves

ajoutés à mes chagrins. Vite, une lettre que je sache comment tu vas, et que je puisse respirer un peu, ma mère chérie. Il faut que je sois là-bas pour te guérir. Vois-tu, je suis trop malheureux, et il me semble que cela va finir tout de suite, et qu'à force de lourdeur la peine va tomber enfin, car ce n'est plus tenable, et que je vais revenir ; j'en suis sûr que je vais revenir. Sans quoi, c'est fini... J'ai peur de mon lit, car des rêves atroces m'y attendent. Et je veille en travaillant et en me désespérant tout ensemble, ce dont je ne puis te dire toute l'horreur. Je veux, je veux être là-bas — chez nous, en France où l'on a de l'esprit et du cœur, et où on se délivre des contacts blessants. Et je veux vivre dans la foi. Mais quand j'essaye de dire ma peine, ce n'est rien et je ne puis pas — Oui j'ai bien reçu ton envoi si bien choisi, et j'ai regardé les bonnes petites fleurs que tu y avais jointes et qui sentent encore si bon. J'ai reçu les livres de mon cher père et j'en ai été si content. Mais tout s'efface devant mon affliction et elle est intraduisible. Ah ! comme nous serions heureux là-bas, je le veux, comme nous étions dans le temps !

Rappelez-moi donc vite ; je sais assez d'Allemand ou du moins, s'il faut repartir, que j'aie repris, pendant quelques jours [,] du courage pour achever la tâche. Souvenez-vous de ce que vous aviez dit — : je ne voudrais pas que mon enfant soit malheureux. Et puisqu'il en est ainsi, ayez la consolation toute prête, sinon la délivrance. Oui, vous me l'aviez bien promis, de me faire venir... Autrement, c'est fini. Suffisamment éprouvé, vraiment, je suis prêt à travailler mieux que jamais ici à mes meilleures heures. C'est là-bas la santé — Au moins, pour elle, quelques jours au moins de courage et de lumière [.] J'aimerais mieux tout, en place de cette vie qui ne peut se vivre, et toi père, tu ferais ce que tu voudrais. Pensez-y bien et aux résolutions que vous allez savoir [.]

Je t'embrasse, ma mère bien chérie, et mon père, longtemps

et comme je vous aime !

L. Fargue.

PS. Mon père doit savoir que le personnel du lycée Henri IV est entièrement changé — (on m'y réclame toujours — (52)

L.F.

LETTRE 8

LÉON-PAUL FARGUE À LÉON FARGUE

Cobürg. 4 Mai 93 (53)

Père chéri

Reçu enfin ta dépêche qui me dit que mère va bien (54). Mais appelle-moi vite, vite ! Ah, chaque seconde, c'était, c'est pour moi la vie qui s'en va, à la pensée que ma mère est malade là-bas, et moi ici impuissant, mourant de peine, sans rien où poser le regard et la main. Mon Dieu ! Vite, que je vous voie. Je n'ai pas mangé aujourd'hui, je ne sais où aller. J'aurais voulu... c'est à s'étendre par terre et à fermer les yeux. Quelle souffrance ! Le cœur ne bat plus. Je veux partir, tu m'entends ! Je partirais sans cela. J'ai un poëme vigoureusement défendu à l'Echo de Paris, je pourrais partir, si j'étais couronné (55). Grand Dieu ! appelle-moi donc vite ! mon père chéri. Moi qui vous aime tant ; écoutez mon dernier cri si plein de piété. Quelques jours au moins [.]

Il faut que j'arrive, que je vous voie enfin !

Et je vous embrasse tant que je peux [.]

Léon Fargue. (56)

LETTRE 9

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris 6 Mai 1893 (57)

Mon Léon chéri

Je serai bien cruel de ne pas répondre à ta supplication ; mais sois calme je te prie. J'attends Lundi une lettre de Mr Blauckmeister ne remettant sa note ; il ne te laisserait pas partir sans être payé.

Aussitôt que je lui aurai envoyé l'argent nécessaire à ton voyage tu viendras passer quelques temps avec nous. Tu prendras tout ce que tu pourras de tes affaires et de tes livres, le reste te suivra si cela est nécessaire. Je donne à Mr. Bl. comme raison la santé de ta mère qui est très satisfaisante en ce moment car je tiens à ce que ton départ se fasse aussi convenablement que possible. Reçois mon gros baiser consolateur [.]

Léon Fargue.

tourne — (58)

Tu pourras certainement revenir tout seul en prenant le train de midi 1/2 qui doit être le plus commode et conserve ta tête pour tous les changements de trains. Tu nous télégraphieras avant de partir, l'heure de ton arrivée ; mais je te recommande surtout de te bien quitter avec tous ceux qui t'entourent.

D'ici là tu recevras une autre lettre de moi. (59)

LETTRE 10

LÉON FARGUE À LÉON-PAUL FARGUE

Paris 8 Mai 1893 (60)

Mon cher Léon

Je reçois aujourd'hui ta lettre et celle de Mr Blauckmeister qui me rassure complètement sur ta santé ; ta mère va bien et tu ne dois pas maintenant avoir d'inquiétude. Je ne doute pas que tu t'ennuies à Cobourg parce que je sais que tes pensées sont ailleurs et avant de revenir tu dois bien réfléchir qu'il te faudra retourner et que ce sera pour moi une épreuve bien lourde (61). En patientant encore jusqu'à la fin de Mai par exemple nous éviterions cette dépense et tes chers salons seraient encore ouverts pour te recevoir.

J'en appelle à toute ta raison et te saurai gré d'une décision sage de ta part. Je ne vois pas ton retour possible au Lycée pour cette année (62), tandis que tu auras bien employé ton temps si tu nous reviens en parlant suffisamment l'Allemand. Tu as souvent regretté de ne pas avoir suivi mes conseils ; ne t'expose pas à de nouveaux regrets, et à de nouveaux reproches de ma part. Tu me parais manquer de courage. Si tu a besoin de livres ou d'autres choses dis-le-moi je ferai tout pour adoucir ta solitude.

N'as-tu pas fait d'amis, quelles sont tes distractions. Tu ne nous parles pas de tes rapports avec ceux qui t'entourent, ce qui nous intéresserait beaucoup. Réponds-moi de suite et reçois mon bon baiser [.]

Léon Fargue.

Pour Mr Blauckmeister je prends le prétexte de la santé de ta mère ne me contredis pas.

LETTRE 11

LÉON-PAUL FARGUE À MARIE AUSSUDRE

Pont-Aven Lundi 11 Sept. 1893 (63)

Ma mère bien chérie.

Voici une bonne lettre avec des détails sur mon existence ici, détails simples, au milieu de la grande et extrême nature — et jusqu'aux plus sobres il me les faut puisque je raconte.

1° Ma chambre : très jolie, avec deux lits : Belle cheminée où on s'abrite : la vraie cheminée de campagne comme au pays. Le soir en haut, on voit comme de juste le bouquet d'étoiles des hautes cheminées, toujours là fidèles — Elle se ferme comme un beau meuble et supporte des objets sans nom, des bibelots de toutes couleurs. — Les lits en Bretagne sont larges, mais très courts (ils sont carrés). On enfonce dans la bonne plume, mais les jambes dépassent jusqu'aux chevilles si l'on ne se remonte pas : Une bonne femme dit d'une voie rude : Ça vous habitue à bien vous tenir même dans le sommeil, gas ! (Gass : juron inoffensif) (64)[.]

Sur les meubles et les murs : Jésus — Vierge — avec le titre écrit en plusieurs langues. Portraits de famille à n'en plus finir, où j'étudie les fronts bosselés et solides) — certificats d'études aux enfants — Pots et cruches en couleur (Sadi Carnot, l'exposition (65) [,] des chromos partout, et *tout ce qu'il faut* pour une telle chambre de campagne. — Paradis, St Pierre [,] Joseph etc. — A la tête de mon lit, (sois contente) au panneau droit de la cheminée, un chapelet à grains gros comme des noix, — de Lourdes. — bénitier et Christ. — Commode avec (cela en vaut la peine) de vastes écailles de tortue, vidées, séchées et vernissées, qui font un effet de relief ! — Tasses, coquillage, rocailles. —

Une toilette, 6 chaises paille — Grande table — Vaste armoire à ferrures, meuble Breton considérable — costumes Bretons au porte-manteau.

Une fenêtre au milieu donnant sur un magnifique « tryptique » : la rivière l'Aven ; deux moulins battant gravement, — (d'autres plus loin) — à gauche la ville, le grand pont avec des groupes toujours penchés à regarder l'eau — l'église, au centre de grands arbres au-dessus des moulins de grimpantes maisons — à droite le port, les vaisseaux — à gauche enfin, à dix mètres, la maison où demeure le bon Thomas (66), et ses fenêtres d'où on se voit — et puis au-dessus de tout cela, des arbres encore — et le vaste horizon des côteaux. — ..... Ma chambre, propre, ça ne peut s'exprimer, elle est au premier — Maison très pieuse — au-dessus de la porte, une branche épaisse de gui ce qui indique, ici, que l'on peut entrer se reposer et boire.

Le mari est mort le mois d'Août dernier, du choléra, entrant au port de Saint-Nazaire, chargeant l'huile aux vaisseaux. C'était un bon mari et tout le monde le regrette. — Femme fine, semble bien bonne. — Deux filles bien gentilles, et un bon petit de 4 ans, poulot turbulent qui était bien gentil l'autre jour, quand il racontait « le tonnerre » lequel était tombé à Pont-Aven — le lendemain de l'orage — et pis [*sic*], il a fait du ravage... et pis... — Soins inouïs pour le Monsieur, ici, le Monsieur c'est moi. — Gens en somme *très distingués* : je demeure chez les Le Sellin en dépendance-annexe, bien entendu, de l'hôtel.

2° Vie . — Je me lève de bonne heure (6 ou 7 heures) [.] Ici, le bon air vous y force. Je me couche, en revanche assez tard, — promenade et le plus souvent soirée au café — le tout avec les amis — Mon linge ne me manque jamais — il m'arrive régulièrement à jour fixe sainement blanchi à l'eau mordante. Ma journée est tellement peuplée que ça ne peut guère se décrire : — le matin, peinture de préférence — après-midi, visite, excursions,

promenades longues ou courtes — Mais tout varie indéfiniment et s'inverse, surtout quand une belle église ou une œuvre d'art ou un château, ou quoi — nous retiennent tout le jour. (Dernières excursions : Névé — belle église et chapelle « Roman greffé de flamboyant, fin du Moyen-Age — et Renaissance : couleurs dominantes : = rouge laque et jaune d'or — Confessionnaux comme des lits de profil, avec fronton — Autres : Eglise de Trégunc : Superbe toile profonde et charbonneuse : un prêtre rendant la justice sous un arbre ; des soldats [,] des anges, des chevaux, un ciel d'orage, des nuages d'un blanc dur. (date 1866) très imposant — Rosporden, église et cimetière [,] effigies, couleur dominante : « bleu pour le linge — » Têtes fortes de saints — chapiteaux et clefs-de-voûte offrant des diables et des bêtes, et un vitrail représentant simplement : des rayons partant d'un point, *où tu apprécierais peut-être* (ceci pour mon père) la mosaïque « cherchée », tu sais — Château en ruines de Rustéphan — Ville, port et plages — (récemment) (67) et usines de Concarneau — dolmens et alignements de Clohans, Metzmur — Détail pour les églises : au milieu de chacune d'elles : un cercueil blanc et noir — avec au « devant » un peu penchée, une grande croix métallique — le tout sur les tréteaux obliques — Puis, je rapporterai, entre autres beautés (ah si j'avais quelques sous de trop) — des vieilles gravures de Pardon, vieilles images d'Epinal, gravées sur bois, rappelant la xylographie, très puissantes et avancées (détail : il y a là des têtes de mort en forme de poisson, qui regardent les papes et les solitaires avec attaque ou regret (méchants et bons) [.]

Et avec ceci, tu as une mince idée de tout ce que j'ai visité !

Et j'ai beaucoup d'amis, naturellement, — et nous menons

une vie d'instants agités dont il n'est pas un seul où je ne pense à vous — et quoique ceci puisse te paraître raide, c'est peut-être de cet entretien de pensée avec vous qu'il dérive que je ne songe plus à vous écrire : je crois que j'y suis. Ne souriez pas : cela est si sincère, je jure, je ressens cela. — Et puis, je suis très aimé ici — Il y a en outre ici, en plus des écrivains, et peintres, et Mécènes, — des étudiants à Paris en bande folle. Tout ce monde ira au grand bal que l'hôtel organise pour le 18, à l'occasion des fêtes.

Le Pardon, le grand Pardon de Pont-Aven et alentours commence. Tout est beau et ça promet d'être plus beau encore. Je t'envoie, mère chérie, pour que tu aies une idée de la beauté Bretonne, coiffes et poses etc — trois petites épreuves : Porte d'église — (porche) —, la danse de la gavotte — et une procession. —

3° Travail — Je travaille poëme et peintures. Je dessine surtout, au sens exact du mot, et le « croquis étudié » est vraiment sans rival : — j'extrais des « panoramas[»] coloriés de la réunion de plusieurs études, — et cela devient large, c'est bien. Nous prenons des modèles vivants, et pour 1 fr., un franc la séance, (par ex) on peut en avoir un, — beau — Ils sont tous beaux. C'est cela qui peut donner des résultats, et décidément, cette figure et ce costume, Bretons, et ces foires, et ces animaux vous apprennent tous les genres de poses, de traits, de repos, de colorations. On emmène aussi le modèle dans un paysage, — on l'adosse à une meule, sous un grand horizon. Les Japonais doivent aimer cela, eux qui, comme chacun dit [,] « peuplent un paysage » avec un homme seul, infiniment petit. Enfin c'est vraiment en Bretagne que si l'on est aimant, attentif, la nature se double d'une seconde révélation, — découverte nouvelle et définitive — et on se possède mieux enfin, plus maître de son amour du beau, plus froid et sûr, mais plus ardent et chercheur que jamais.

Je vous affirme que là, je suis devenu non pas meilleur ce qui me *paraît* difficile, mais plus certain de ce qu'il faut faire pour être bon : Et je suis bien *préparé* [.]

Je vous embrasse bien, bien fort, comme je vous aime et comme je pense à vous [.]

Votre enfant meilleur

L. Fargue.

Je viens de recevoir la lettre de ma mère chérie, qui me crève le cœur (68). Comment ! ce n'est donc pas fini, ou est-ce que je suis si léger en croyant que ce n'était rien ? Si pressé de me justifier un peu, je ne disais rien d'autre — Et puis voilà qu'elle me dit : « Si je te demande quelques détails sur sur [*sic*] l'emploi de ton temps, ce n'était pas par curiosité mais bien dans ton intérêt [»], comme si elle n'avait pas le droit d'être curieuse !

Ma mère chérie, voilà bien de tristes paroles. Est-ce toi qui m'accuse [*sic*] d'être fermé envers vous : mais tu sais bien que mon pire défaut n'est pas de vous être fermé, et je pèche plutôt par le contraire ! Je te l'ai dit dans ma lettre précédente (69), il n'est pas un instant où je ne pense à vous, en attendant mon proche retour. Ecris-moi de suite une bonne lettre consolée, comme tu sais... (Et pour les timbres, j'étais si pressé pour le courrier de 6 heures du matin que ne trouvant pas les tiens, de crainte de perdre le temps j'en avait acheté d'autres ! Comme c'est injuste et enfantin, voyons. Je finis très triste en vous embrassant bien fort [.]

L. Fargue.

LETTRE 12

LÉON-PAUL FARGUE À LÉON FARGUE

Pont Aven 23 Septembre 93 (70)

Mon père chéri.

J'ai reçu les cent francs et t'en remercie comme il faut. Il m'aurait bien encore fallu quelque trente francs car cela s'est monté à un peu plus. Il se pourrait d'ailleurs que je les trouve ici...

Si ma lettre (71) t'a semblé confuse [,] c'est que je désirais seulement être *clair*, — et montrer la bonne règle de mes dépenses !

En attendant les trente francs ou ta réponse, je songe à partir Mercredi, et te télégraphierai les détails et l'heure d'arrivée [.]

Je vous embrasse bien fort comme je vous aime.

Léon Fargue.

LETTRE 13

LÉON-PAUL FARGUE À MARIE AUSSUDRE

26 Septembre 93 — (72)

Ma mère chérie

J'ai redemandé trente francs parce qu'il est survenu un surplus de frais divers, très stricts je te jure, et j'ai pourtant bien fait attention ! Je ne sais que faire ! Un jour de plus avec cela, c'est 5

francs, — puis un autre ; et on se fixe un départ, et jusque-là la dette augmente... On vous réclame, par exemple, le prix d'une voiture d'excursion qu'on croyait payée et un tas de cas imprévus, maudits, comme cela : Rien que le moment pendant lequel on attend l'argent, et c'est encore des francs ! Il manque de l'argent à Thomas, etc — aussi ! Nous sommes très tourmentés, vraiment [,] car c'est à n'en pas sortir ! avec cette course à la somme, qui s'éloigne encore. Mon vrai tort, c'est d'avoir demandé 100 francs, sans calculer ce que me coûterait en plus le reste de mon séjour, et sans avoir vérifié l'entier payement des frais passés ; que sais-je ? Et nous *sommes cloués.*

Tout cela retarde notre départ (et nous le désirons ! Il me tarde d'être là-bas, car je vois que tu n'es pas tranquille et ce n'est pas des lettres qui pourraient, malgré tout... Une fois arrivé, il faudrait te soigner et calmer ces sacrés nerfs, toujours donc ? Mais pour partir il en faut le moyen, et il est atrocement *impossible* de le trouver ici.

Réfléchis que sans cela, c'est être *tenu*, bon Dieu ! J'ai tout essayé, et il faut encore en revenir à vous. Un refus est affreux, inadmissible : Il faut bien enfin *revenir* ! Il y a déjà des jours que cette situation dure et il le faut. Il n'y a pas à hésiter. — Je vous embrasse comme je vous aime, longtemps et confiant de l'instant.

Léon Fargue.

... Et le courrier pour la gare, et les bagages, le fiacre et tout cela. Te figures-tu ? C'est inouï ; et le dernier moment, la route ?

LETTRE 14

LÉON-PAUL FARGUE À LÉON FARGUE

Pont Aven 27 Sept 93 (73)

Mon père chéri

Voici les détails : Nos billets (le mien, de bains de mer, daté du 26 Août) finissent le 26 Septembre hier ! (74) L'hôtelier Gloanec (75), par ailleurs au mieux avec nous, a refusé de nous laisser partir si nous ne lui donnions de suite le surplus réclamé, des frais, etc dont je te parlais — c'est bien paysan — A bout, nous avons voulu partir tout de même le soir, — et aussitôt arrivés à Paris : lui adresser la somme demandée. (Alors, sans cela, les billets et le tout... ?) — Mais lui prévenu a définitivement refusé de nous faire crédit, alléguant des raisons, des précédents etc — Nous réclame des payements embrouillés, (et nous aurions bien fait d'exiger un reçu de la somme à lui déjà versée car il n'y voit rien ! De sorte que nous sommes retenus encore à Pont-Aven [.] C'est rageant. Il faut, il faut partir ! Le côté curieux de tout cela, c'est que nous sommes parfaitement vus dans le pays, et l'hôtelier nous recommandait aux hôtels éloignés comme de leurs meilleurs clients, payant bien, comptant etc...

Mais comme il faut revenir et que nous le *voulons* tire-moi de là et je t'en saurai sérieusement gré, n'imp comment.

Que ma mère chérie se tranquillise. J'aurais dû revenir un peu avant... Je rapporte des peintures bretonnes —

Je vous embrasse bien fort [.]

L. Fargue.

NOTES

1 — Les lettres de Fargue à ses parents, et les réponses du père, se trouvent conservées dans une collection particulière. Par ailleurs, dans la collection du Dr. Ludo Van Bogaert figurent 194 lettres ou cartes postales de Fargue à ses parents, échelonnées de 1897 à 1930 et dont nous avons copie intégrale ; elles ne contiennent aucune allusion à Jarry.

2 — Plus exactement dans ce qui était alors le duché de Saxe-Cobourg—Gotha.

3 — Nous remercions pour leur aimable obligeance M. Yves Cluzel, proviseur du lycée Janson-de-Sailly, et de Mme Le Bihan, archiviste, à qui nous devons communication de ces notes.

4 — Cf. Louise Rypko Schub, *op. cit.* (désormais *LRS*), p. 19.

5 — Ibid., p. 20.

6 — Ibid., p. 23.

7 — *Cahiers du Collège de 'Pataphysique*, n° 26-27, 26 mai 1957, p. 40.

8 — Lettre de Mme Anne Rivaud, archiviste du lycée Henri-IV, 6 février 1989. Nous remercions vivement Mme Rivaud pour son aimable obligeance tout comme pour les recherches qu'elle a bien voulu effectuer pour nous.

9 — Photo notamment reproduite in N. Arnaud, *D'Ubu Roi au Dr. Faustroll*. Le cliché original du groupe du lycée Henri-IV, pris au printemps 1893 (Fargue, alors à Cobourg, n'y figurait point) se trouve, avec les lettres de Fargue à Jarry, dans une collection particulière.

10 — Voir le n° 162 du catalogue de l'Expojarrysition Loize. La tête seule de Jarry (précisément ce n° 162) est reproduite p. 52 du catalogue, et la

reproduction montre bien qu'il s'agit d'un retirage, sur lequel Jarry est d'ailleurs repeigné et recravaté...

11 — Lettre datée *1894* par Fargue et publiée par celui-ci p. 11 du n° 45-46 (juin 1927) de la revue *Les Feuilles Libres : Hommage à Léon-Paul Fargue*. En voici d'ailleurs le texte :

Mon cher Léon,

Tu vas me trouver bien exigeant : je suis allé chez toi mardi dernier et je réclame encore ta présence. Viens. Je sais qu'il est peu agréable de voyager sans cesse de la gare de l'Est à cette malheureuse place du Panthéon ; et c'est bien assez que tu aies le dérangement de t'enfourner dans le hideux tramway de Montrouge, sans en supporter aussi les frais.

Je ne veux pas t'imposer l'ennui d'un rendez-vous ; mais tous les jours, à 11 heures et à 3 heures, j'irai du Boulevard de Port-Royal à l'Odéon par notre chemin habituel, c'est-à-dire, le trottoir de droite, et puisque nous n'avons plus de conférences, nous sommes libres toute la soirée.

Le titre de notre poème s'étale dans l'Echo aujourd'hui en lettres capitales ; c'est puéril, mais ça fait toujours plaisir. Ne fais pas trop de changements aux extraordinaires sonnets que tu m'as montrés l'autre jour.

Je suis forcé de t'adresser ma lettre à ton atelier, car bien que j'y aille les yeux fermés, j'oublie toujours le numéro de ta maison du boulevard Magenta.

Je te félicite de tes prix de composition latine et de mathématiques. Je crois que tu ne t'attendais pas au second ?

Alfred Jarry.

1894.

12 — En tous cas, ce ne fut pas à Saint-Louis qu'il aurait obtenu de tels prix : son nom ne figure point sur les palmarès de ce Lycée.

13 — Cf. la mise au point de L.R. Schub in *LRS*, p. 17, note 37.

14 — J. Moussarie, *Léon-Paul Fargue, témoin de son temps*, thèse ronéotée, cit., p. 26.

15 — Signalons cependant que dans sa thèse cit. sur Fargue, Jacques Moussarie cite p. 32 cet extrait du livre d'André Chaumeix, *Le Lycée Henri-IV* (Gallimard, 1936) : « Ceux qui préparaient le baccalauréat se trouvaient mêlés sous le nom de « nouveaux » à ceux qui, déjà bacheliers, préparaient la licence ou l'Ecole Normale Supérieure et qui étaient appelés « vétérans ». « Effectivement, Fargue, dans sa lettre à Jarry du 16 avril 1893, utilisera ce mot de *nouveaux*. Mais Chaumeix, qui cite

parmi les anciens élèves du lycée, les noms de Jarry, André Rivoire, Louis Laloy, Thibaudet, Lucien Corpechot, etc., ne fait nulle mention de Fargue.

16 — En réponse à notre demande de renseignements au sujet du personnel du lycée Henri-IV durant la période 1892-93, Mme Anne Rivaud, archiviste du lycée, à bien voulu nous répondre le 24 avril 1989 : « Nous possédons un fichier du personnel et il est impossible de savoir si 1892/93 fut une année de grands changements. Il est certain que Fargue n'a jamais été employé, à quelque titre que ce soit, au Lycée Henri-IV ». Cette dernière phrase répond à une hypothèse de Noël Arnaud, qui nous avait suggéré que Fargue aurait peut-être pu faire partie du personnel non enseignant du lycée.

17 — Cf. *LRS*, p. 25.

18 — Rappelons que Léon Fargue ne légalisera son mariage avec Marie Aussudre qu'en 1907, à cause de l'opposition qu'avait toujours manifestée sa mère, Charlotte Lescot veuve Fargue, qui ne mourut qu'en 1906. Ce mariage tardif donna à Léon-Paul Fargue, née en 1876 et resté enfant unique, le sentiment d'être un fils naturel plutôt qu'un enfant normal.

19 — Cf. « Peinture », *L'Art littéraire*, n° 13, déc. 1893, pp. 49-50.

20 — Voir à ce sujet *Pour la Peinture*, Gallimard, 1955. Il convient cependant de signaler qu'en 1894, dans le tome II des *Portraits du Prochain Siècle* (tome annoncé, mais qui ne parut jamais), Fargue devait étudier Amyot, Brangwyn, O'Connor, Seguin, Vuillard et Villumsen.

21 — Coll. part.

22 — C'est également dans cette galerie qu'avait eu lieu, en août 1893 la fameuse exposition des Portraits du Prochain Siècle, organisée par P.-N. Roinard et J. Leclercq et que visiteront Fargue et Jarry. A propos de Le Barc de Boutteville, qui mourra en octobre 1897, cf. l'article nécrologique de G. Geffroy, « Un Marchand », *Le Journal*, 22 oct. 1897, pp. 1-2.

23 — Coll. Dr. Ludo Van Bogaert.

24 — Voir à ce sujet *LRS*, p. 37.

25 — 3 p. in-12. Inédite, sauf 3 lignes publ. in *LRS*, p. 25.

26 — Une lettre à Mme Fargue, non retrouvée et qui devait contenir les premières impressions de Fargue sur Cobourg.

27 — Allusion qui paraît désigner non pas Jarry tout seul, mais le groupe des camarades parisiens de Fargue et ceux qu'il connaissait à Henri-IV. Ou bien s'agirait-il des jeunes peintres qu'il fréquentait alors ?

28 — Rappelons qu'en juillet 1893 Fargue échouera au baccalauréat.

29 — Sans doute *L'Echo de Paris*, qui organisait des concours mensuels de poésie et prose auxquels Fargue, tout comme Jarry, participera.

30 — Photographie non retrouvée, mais qu'il eût été fort intéressant de pouvoir comparer à celle citée supra, note 9.

31 — 3 p. 1/2. Publiée in *LRS*, p. 25, avec de minimes erreurs de lecture.

32 — Lettre non retrouvée, mais qui concernait une fréquentation de Fargue à Cobourg et sans doute quelque acte d'indiscipline commis par celui-ci chez M. Blauckmeister.

33 — De toute évidence, comme nous l'avons signalé plus haut, cette phrase ne fait point allusion à Jarry, comme on l'a généralement pensé jusqu'ici, mais bien à un jeune homme plus âgé, que Fargue aurait fréquenté à Cobourg, ce qui aurait donné lieu à des incidents avec M. Blauckmeister.

34 — Cf. supra note 29.

35 — 2 p. in-12. Entièrement inédite.

36 — Personnage non identifié.

37 — 7 p. in-18. Lettre inédite, sauf 4 lignes publ. in *LRS*, p. 25.

38 — Il est fort dommage que cette *seconde partie*, qui constituait en fait, comme l'indique le post-scriptum, une lettre à part, n'ait pas été retrouvée, car nous y aurions certainement appris de quoi exactement Fargue s'était rendu coupable à Cobourg...

39 — Cf. supra note 29.

40 — Roger Marx, le célèbre critique d'art (1859-1913).

41 — Article non retrouvé et probablement jamais paru.

42 — Allusion probable à la politique d'expansion russe en Extrême-Orient. On parlait beaucoup de la Russie en France, depuis que l'alliance russe (comme on disait alors) avait pris la forme d'un traité d'alliance signé à Paris le 22 août 1891. Destiné à contrebalancer la puissance croissante de l'Allemagne, ce traité orientera la politique extérieure française. L'opinion publique allemande s'alarmera de ce rapprochement, que manifestera en octobre 1893 la triomphale visite de l'amiral russe Avellan à Toulon, puis à Paris.

43 — 3 p. in-8. Lettre inédite, sauf 6 lignes publ. ing *LRS*, p. 26.

44 — Il s'agit de la lettre précédente.

45 — Rappelons que le père de Fargue tenait, au 152 Faubourg St-Martin, une fabrique de « céramique d'art ».

46 — La première lettre connue de Fargue à Jarry, qu'on aura pu lire plus haut, date du 16 avril 1893, soit du même jour que cette lettre de Léon

Fargue. Il est donc probable que Fargue était déjà en correspondance avec certains autres amis parisiens, peut-être Louis Lormel ou Maurice Cremnitz.

47 — 2 p. 1/2 in-12. Lettre inédite, sauf 9 lignes publ. in *LRS*, p. 26.

48 — Lettre non retrouvée.

49 — Allusion à l'incident de Cobourg, ou bien à l'amitié avec Jarry ? ou avec tel autre ami parisien ?

50 — 4 p. in-18. Lettre inédite, sauf le post-scriptum, publié in *LRS*, p. 26.

51 — C'est la lettre à Léon Fargue du 4 mai 1893, qu'on trouvera à la suite.

52 — Post-scriptum fort énigmatique, qui pose des problèmes déjà évoqués dans notre présentation. Rappelons que Jarry, lui, ne restera à Henri-IV que jusqu'en juillet 1893.

53 — 1 p. 1/3 in-18. Lettre intégralement publiée, avec quelques erreurs de lecture, in *LRS*, p. 26.

54 — Dépêche non retrouvée, probablement un télégramme.

55 — Passage qui tendrait à prouver que Fargue avait envoyé au concours de *L'Echo de Paris* un poème, qui ne sera pas couronné et qui n'a, pour cette raison, point laissé de traces.

56 — Rappelons qu'à son baptême le 10 juillet 1884, Fargue fut inscrit sous les prénoms de Paul-Eugène-Léon, alors que son acte de naissance (5 mai 1876) le déclare comme Léon-Paul (cf. *LRS*, p. 15, note 31). Ce n'est qu'à partir de fin 1893 qu'il signera ses textes Léon-Paul Fargue.

57 — 1 p. 2/3 in-18. Lettre publiée, mais amputée du post-scriptum et avec quelques erreurs de lecture, in *LRS*, p. 26.

58 — Le post-scriptum se trouve en effet au verso de la lettre.

59 — Il s'agit de la lettre suivante, datée du 8 mai 1893.

60 — 1 p. 3/4 in-12. Lettre inédite, sauf 6 lignes d'extraits publiés, avec quelques erreurs de lecture, in *LRS*, p. 27.

61 — Notre copie porte *épreuve*, alors que *LRS* imprime *dépense*, leçon qui paraît préférable vu le contexte.

62 — Formule ambigüe : s'agit-il du retour dans un lycée après l'interruption de Cobourg, ou bien du retour dans un lycée où Fargue aurait été inscrit précédemment ? En tout cas, il ne saurait s'agir de Henri-IV, puisque Fargue, on l'a vu, n'y fut jamais inscrit. Tout semble donc indiquer qu'il est question de l'éventuelle inscription de Fargue dans un lycée parisien, ou bien d'une réinscription (?).

63 — Lettre inédite, sauf 17 lignes d'extraits publiés, avec quelques erreurs de lecture, in *LRS*, pp. 27-28.

64 — *Gass* signifierait en breton *garce* ou *putain*, et s'emploie fréquemment

non comme insulte, mais comme interjection, d'où la remarque de Fargue (renseignement dû à l'amicale obligeance de Jean-Louis Debauve).

65 — L'Exposition Universelle de 1889, à Paris.

66 — Le poète Maurice Thomas (1878-1961), qui fit plus tard une carrière de cinéaste sous le nom de Maurice Tourneur.

67 — *Ceci pour mon père* et *récemment* figurent écrits dans la marge gauche de la lettre. Nous avons ajouté les parenthèses pour la compréhension du texte.

68 — Lettre non retrouvée.

69 — On peut se demander si, plutôt que d'une autre lettre à sa mère, il ne s'agirait point tout bonnement de la même lettre, et plus précisément de sa 2e partie (*2e-Vie*). L'écriture de ce post-scriptum est en effet très différente de celle du reste de la lettre, ce qui pourrait indiquer une rédaction postérieure.

70 — 1 p. in-18. Entièrement inédite.

71 — Lettre non retrouvée et qui, semblait-il, sollicitait du père l'envoi de 100 frs.

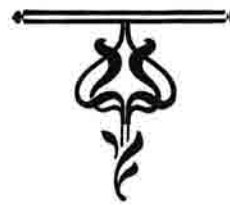
72 — 2 p. in-18. Entièrement inédite.

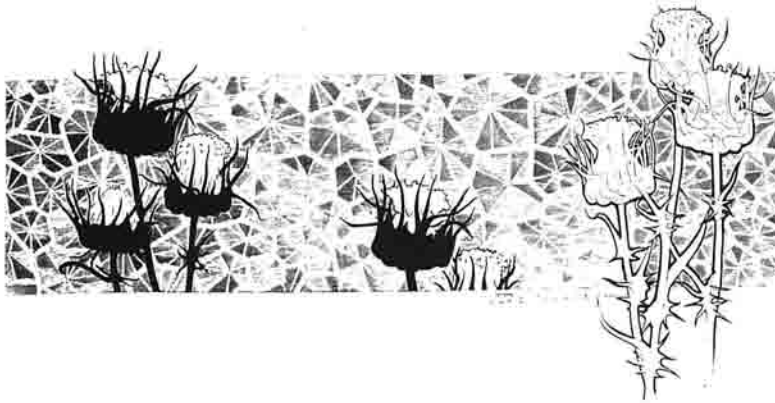
73 — 2 p. in-18. Entièrement inédite.

74 — Il doit s'agir de billets à tarif réduit et valables un mois.

75 — Le tenancier du célèbre Hôtel Gloanec, à Pont-Aven. Fargue logeait en fait dans une annexe de l'hôtel, appartenant à *Mme Veuve Le Sellin, débitante.*

DOCUMENTS ANNEXES





Un mot rapide, pour finir, sur les quelques documents que nous avons joints aux lettres. L'ex-libris de Fargue, qui est probablement reproduit ici pour la première fois, fut dessiné par le poète lui-même (mais à quelle date ?), et le hibou qui y figure ne serait pas sans faire songer à Jarry. Bien que portant le nom de Fargue, l'invitation à une exposition Maufra provient, tout comme la carte de visite annotée par Jarry, des papiers de ce dernier (21). Jarry avait conservé plusieurs cartes de visite de Fargue, celle-ci étant la seule annotée de sa main. A propos de cette expositin Maufra, on peut rappeler que le premier article en prose jamais paru de Fargue s'intitulait précisément Chez Le Barc de Boutteville *et avait été publié deux mois auparavant, dans* L'Art littéraire *de décembre 1893. C'est dans cette galerie, où avaient lieu des expositions de peintres impressionnistes et symbolistes, que Fargue rencontrera plusieurs de ses futurs amis, entre autres Francis Jourdain et Fabien Launay (22).*

Il serait enfin indécent de gloser pendant plusieurs pages les quelques lignes de notes sur Coleridge prises à la hâte par Jarry,

probablement dans quelque dictionnaire, encyclopédie ou histoire de la littérature anglaise, qu'il aura pu consulter dans une bibliothèque (23). On peut cependant penser que ces notes ne représentent pas le tout premier contact de Jarry avec le poète anglais, pour la bonne raison que son poème L'Albatros, *composé en 1887, se ressentait de la lecture de* The Rime of the ancient Mariner. *Or, dans nos notes, ce texte de Coleridge ne se trouve point mentionné par Jarry : il le connaissait déjà, et pour cause.*

On sait par ailleurs que c'est en novembre 1893 que Jarry traduira The Rime of the ancient Mariner, *traduction qu'il proposera en vain à Vallette, en mars de l'année suivante. Or, le fait que, au verso de ces notes de Jarry, se trouvent quelques lignes informes de l'écriture de jeunesse de Fargue, pourrait indiquer que c'est cette même année 1893 que Jarry utilisa cette feuille, peut-être déjà écrite de l'autre côté (?).*

En effet, la lecture de ces bribes de Fargue nous ferait nous demander s'il ne s'agirait pas là de la toute première pensée du poème Les Paralysés, *titre primitif de ce* Rêve et Réveil *qui paraîtra dans le numéro de novembre 1893 de* L'Art littéraire *(24). Nous venons de voir que c'est précisément pendant ce mois-là que Jarry traduisait le poème de Coleridge ; peut-être éprouva-t-il le besoin de se documenter au préalable. On pourrait donc émettre l'hypothèse — provisoire — que ce double feuillet daterait de l'automne 1893.*

Quoi qu'il en soit, ce petit document — dont il ne faut point s'exagérer l'importance — témoigne de l'intérêt que Jarry porta dès sa jeunesse à celui dont il fera le cinquième auteur pair du Dr. Faustroll et que, plus tard, Artaud surnommera Coleridge le traître.

Le texte de Fargue que nous donnons pour finir (coll. Dr Ludo Van Bogaert) semble, d'après nos recherches, inédit, et

sans doute est-ce une ébauche. On le rapprochera naturellement du premier des Poèmes *de 1912,* Aeternae Memoriae Patris, *en soulignant cependant que cet inédit est d'un caractère bien plus intime, surtout vers la fin du texte. Il ne serait sans doute pas impossible que la phrase finale fît même allusion à des incidents remontant à 1893, mais nous ne saurions l'affirmer.*

JPG.

NOTES DE LÉON-PAUL FARGUE
À JANSON-DE-SAILLY

Année 1890-91
Classe de Seconde A

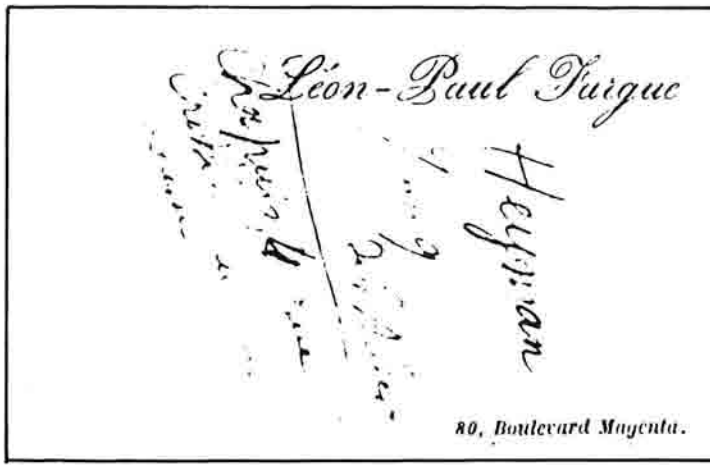
Français-Latin-Grec. Professeur : M. Faure.

1er trimestre :

Conduite : 6
Grec : Application : 4. Progrès : 2.
Latin : Application : 6. Progrès : 6.
Français : Application : 8. Progrès : 7.
Appréciation : Elève jusqu'ici insuffisant : intelligent, mais sacrifiant sans scrupules tout ce qui le gêne.

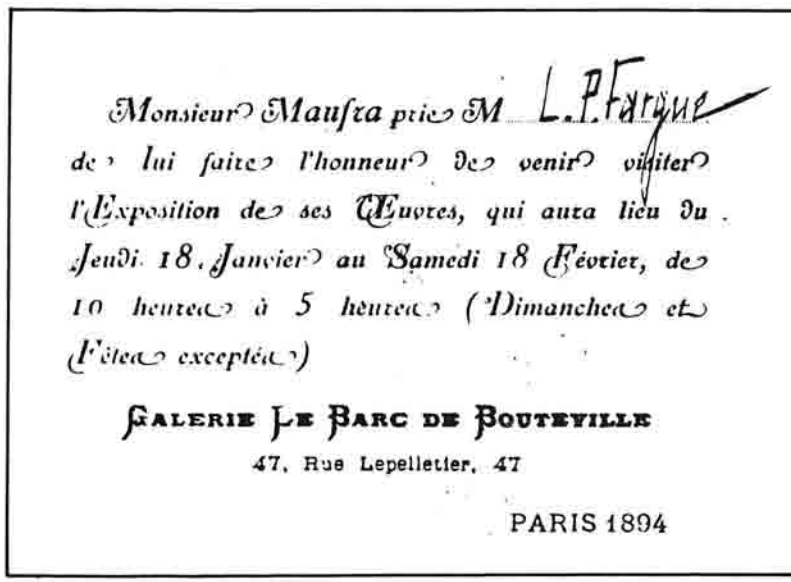
2e trimestre :

Conduite : 6
Grec : Application : 4. Progrès : 2.
Latin : Application : 5. Progrès : 5.


Léon-Paul Fargue

80, Boulevard Magenta.

Carte de visite de Fargue annotée par Jarry.


Monsieur Maufra prie M L. P. Fargue de lui faire l'honneur de venir visiter l'Exposition de ses Œuvres, qui aura lieu du Jeudi 18 Janvier au Samedi 18 Février, de 10 heures à 5 heures (Dimanches et Fêtes exceptés)

GALERIE LE BARC DE BOUTEVILLE

47, Rue Lepelletier, 47

PARIS 1894

Invitation à une exposition Maufra.

Français : Application : 7. Progrès : 7.
Appréciation : Toujours léger, amateur, ne faisant que ce qu'il lui plaît.

3e trimestre :

Conduite : 6
Grec : Application : 3. Progrès : 0.
Latin : Application : 3. Progrès : 2.
Français : Application : 5. Progrès : 5.
Appréciation : Elève bien doué, qui a passé son année à chercher et à trouver les moyens de gaspiller son intelligence.

Histoire. Professeur : M. Gourraigne.

1er trimestre :
Conduite : 10. Application : 7. Progrès : 7.

2e trimestre :
Conduite : 9. Application : 5. Progrès 5.

3e trimestre :
Conduite : 8. Application : 4. Progrès 4.
[pas d'appréciations].

Mathématiques. Professeur : M. Poirier.

1er trimestre :
Conduite : 9. Application : 2. Progrès : 2.

2e trimestre :
Conduite : 9. Application : 0. Progrès 0.

3e trimestre :
Conduite : 4. Application : 1. Progrès 1.
[pas d'appréciations].

Allemand. Professeur : M. Feuillié.

1er trimestre :

Conduite : 9. Application : 4. Progrès : 2.

3e trimestre :

Conduite : 10 TB. Application : 5. Progrès 2.
[pas d'appréciations].

Tableau d'honneur. [Fargue n'y figure point ; on relève seulement, pour le second trimestre : *conduite AB.*]

Appréciations générales pour le 3e trimestre :

Pass. Pas de résultat en Alld.

(extrait des relevés de *Notes trimestrielles* du lycée Janson-de-Sailly, ff. 206-217 et ff. 221-222, année 1890-1891.)

NOTE INÉDITE DE JARRY SUR COLERIDGE

né 1772 (Devonshire) mort 1834.

Incertain et mobile, changea de carrière.

Chute de Robespierre avec Southey

1795 cours public sur l'h[istoire] de la R[évolution] fr[anaise]

idée d'aller avec Southey et Robert Lovell, établir chez les Illinois la *pantisocratie.* Avorta.

Ecrivirent Adresse au peuple.

Watchman, recueil périodique qui cessa dès le 10e numéro Abandonnant la politique pour la poésie, tragédie du Remords, et plusieurs recueils de ballades lyriques, gd succès.

En 1798, voyage en Allemagne avec Wordsworth.

Retour en 1800, traduction du Wallenstein de Schiller.

En 1816, ballade de Christabel et drame de Zapolya.

Edition complète de ses œuvres à Londres en 13 vol. in-8°.

1849-52

[au verso :] *ÉBAUCHES DE FARGUE*

Casuistique des amoureux estropiés

[*biffé* : toi] Il fut de [*biffé* : parfaits] assassins qui [*biffé* : auraient pu être des ass] manifestèrent de [*biffé* : la] l'audace et de l'emploi [*biffé* : sanguin]

Sellier avec son moignon
[*biffé* : D'amoureux]

On frémit à la pensée d'amoureux estropiés

Casuistique des amoureux extatiques

Il est de parfaits assassins qui auraient pu être
manipulerent de leur cadavre et de l'empêcher
[illegible] avec son trognon.

Dommage

La jumeite la pensée d'amoureux extatiques

Ci-dessous : notes de Jarry sur Coleridge.
Ci-dessus : brouillon de Fargue écrit au verso.

mi 1772 (Ottersheim) [illegible] 1834
[illegible]
Chute de Robespierre avec Sandeau
1795 [illegible] R. fr.
idée d'aller avec Sandeau et [illegible] à Berlin chez Co.
Chénier la partie [illegible]. Arrêté.
Ecrivit [illegible] Die le 12 [illegible]
Wallenstein [illegible] pour la tragédie [illegible]
[illegible] 8 [illegible]

En 1798, voyage en [illegible] avec [illegible]
Retour 1823, traduction de Wallenstein de Schiller
En 1816 [illegible] de Zaphiras
[illegible] à [illegible] en 13 vol. 8°
[illegible]
1849-52

TEXTE INÉDIT DE LÉON-PAUL FARGUE

Les rues, les rues,... toujours les rues... — tous ces squelettes dans leur gaine de chair, de tissu, de cuir, qui passent... oh là là !

Continuité des jours, immense mélancolie, oh affreux,

Peu de temps après avoir perdu mon père, j'étais chez des amis, en famille, et je vis mon ami Frédéric embrasser son père sur la tempe. Et je me mis à pleurer en dedans, et je me répétais silencieusement, à en étouffer : ô mon papa, mon papa. Où es-tu.

Jamais je ne m'en suis consolé, et sur mes derniers moments, je me tournerai vers lui, invisible, et je sourirai à la mort.

Quelqu'un, un fantôme me dit : Etait-il vraiment ton père ? Eh bien, s'il ne l'était pas, je ne l'en aime que mieux. Il était mon seul ami. Et nous l'aimerons jusque dans ses os.

Il m'avait dit un jour, tout pâle, et la bouche tremblante, il était malade : tu auras des remords terribles. — Oui, j'en ai.

Ouvrage publié avec le concours
du
Centre National des Lettres

ABONNEMENT : 120 F PAR AN

**A verser par chèque bancaire ou postal (CCP 2836 31 L Toulouse)
à l'ordre de la Sté des A.A.J. et à adresser à :
Claude Rameil, 56 rue Carnot – 92300 Levallois**

ISSN 0750-9219

Imp. «A l'Écart», Reims